

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1956.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 Mars 1877)

ANNÉE 1956



IMPRIMERIE R. SILLE
21, Avenue Maunoury, -21
BLOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 Mars 1877)

ANNÉE 1956

SOMMAIRE

	Pages
Monsieur Rémy Fouquet	5
271 ^e Assemblée générale du 3 Juin 1956	8
272 ^e Assemblée générale du 2 Décembre 1956	9
Nouveaux membres	13
Compte financier de l'année 1956	13
Objets entrés au Musée pendant l'année 1956	15
Bibliographie	16
Vie du Musée	19
LE CHEVALIER DE BORTHON (fin), par <i>M. J. Arnould</i>	25
SIMPLES NOTES SUR L'ICONOGRAPHIE MARIALE DE LA TRINITÉ DE VENDOME, par <i>M. le Vicaire général Delort</i>	33
LES ETUDES SUR RONSARD AUX ETATS-UNIS, par <i>M. Isidore SILVER</i>	44
QUELQUES DÉCOUVERTES A ARTINS, par <i>M. Maurice Sergent</i> ..	47

IMPRIMERIE R. SILLE
21, Avenue Maunoury, 21
BLOIS

— *L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher) ».*

— *La cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est de **300 francs minimum**, recouvrable au début du 1^{er} trimestre. (Décision de l'Assemblée générale du 2 Décembre 1956).*

— *Compte de Chèques postaux de la Société : Orléans 665-33.*

— *Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).*

Monsieur Rémy FOUQUET



M. Rémy Fouquet, le jour
où il reçut la rosette d'Officier
de la Légion d'Honneur.

(Photo Nouvelle République)

Notre Société vient d'éprouver une perte cruelle en la personne de son président, M. Rémy Fouquet, décédé le 1er février dernier. Nous tenons à rendre hommage à sa mémoire dans ce bulletin même, qu'il travaillait à composer lorsque l'aggravation de son mal réduisit son activité et finalement le terrassa.

Né le 24 octobre 1886, à Villiers-sur-Loir (ou, comme l'on dit quelquefois, Villiers de Vendôme), M. Rémy Fouquet resta toute sa vie fidèle à son terroir natal. Il le quitta de bonne heure pour faire dans l'Administra-

tion des Finances une carrière qui fut brillante et qui le conduisit notamment à Saumur, à Tulle, à Auxerre où il ne compta que des amis. Mais il ne perdit jamais contact avec le Vendômois. Il y voulut revenir pour passer les années de sa retraite comme trésorier-payeur général honoraire. Retraite laborieuse s'il en fut, car à dire vrai il ne se reposa jamais. La mort le surprit en pleine activité, alors que ses soixante-dix ans d'âge et ses longs travaux lui eussent bien donné de droit de s'arrêter. Il était alors président de la Croix-Rouge de Vendôme, de l'Association des Anciens élèves du Lycée Ronsard, de la Société Archéologique, du Mouvement national d'Épargne de Loir-et-Cher et secrétaire du Bureau national. Assez d'activités, on le voit, pour absorber un homme.

Sur le plan de la Société Archéologique, M. Fouquet se montra ce qu'il était essentiellement : un animateur. Membre perpétuel depuis 1921, il fut élu membre du Bureau le 18 février 1949, fut président de 1949 à 1951, et inaugura en 1955 un second triennat qu'il ne put, hélas, achever.

A promouvoir de toutes les façons notre Société, M. Fouquet apporta les qualités qui étaient les siennes : une haute conscience, une volonté tenace alliée à une imperturbable aménité, une grande délicatesse de sentiments ; il travaillait avec cœur et ne faisait rien à moitié. Nous nous souvenons tous de ses discours d'entrée aux Assemblées générales, de style abondant et de forme irréprochable dans lesquels il n'oubliait rien, ni personne, et qui étaient pourrait-on dire, autant d'actes de foi dans les destinées de notre Société.

Un ami, lui dédiant un ouvrage, l'appela un jour « Second gentilhomme vendômois après Ronsard ». La formule, pour ingénieuse qu'elle fût, causa à M. Fouquet une immense joie. Ronsard en effet fit toujours ses délices. Il n'ignorait rien de sa vie ni de ses œuvres, et il veillait jalousement sur sa gloire. C'est grâce à lui, on le sait, que le Lycée de Vendôme porte le nom de Ronsard. Il était en correspondance et en amitié avec M. Gustave Cohen, le savant maître ronsardisant, et une de ses dernières joies fut de rencontrer M. Isidore Silver, de l'Université de Connecticut qui lui remit un mémoire

sur l'état des études ronsardiennes aux Etats-Unis d'Amérique.

La nouvelle de son décès remplit de tristesse tous ceux qui le connaissaient et l'estimaient. Les témoignages s'en multiplièrent, émanant des personnalités connues comme d'humbles compatriotes qui se tenaient pour ses obligés. Citons les lettres de M. Brunold, directeur de l'Enseignement secondaire au Ministère de l'Education nationale, de M. Jacques Bibes, proviseur, au nom du Lycée Ronsard, l'hommage du Mouvement national d'Epargne, de M. Cohen, et tant d'autres. La presse locale et départementale lui consacra des articles élogieux, auxquels s'associèrent l'« Echo de Touraine » et le « Franc-Tireur » de Châteaudun, par la plume de M. Weelen.

Les obsèques de notre regretté président eurent lieu le 5 février et se déroulèrent dans un profond recueillement en présence de tout ce que Vendôme et la région comptent de personnalités. Il n'y eut ni fleurs, ni couronnes, ni discours, selon la volonté du défunt lui-même. Seules ses décorations étaient portées sur un coussin : la croix d'officier de la Légion d'Honneur, les insignes d'Officier d'Académie et de Chevalier du Mérite Social.

Après la cérémonie à l'église Sainte-Madeleine de Vendôme, nous avons conduit la dépouille mortelle de M. Fouquet dans le cimetière de Villiers, où il avait voulu être inhumé parmi les siens. Il repose maintenant dans la douce vallée qu'il aimait tant, non loin du Loir, en vue de Rochambeau, au pied des coteaux couverts de vignobles : la terre maternelle a accueilli l'un des meilleurs de ses fils.

Autant que les organisations dont il s'occupait, la Société Archéologique lui restera reconnaissante, gardera son souvenir et s'efforcera de suivre l'exemple qu'il lui a laissé en la quittant.

Nous offrons à Madame Rémy Fouquet, nos condoléances émues.

H. GAULANDEAU.

271^e Assemblée Générale

Séance Publique du 3 Juin 1956

La 271^e assemblée générale de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois a eu lieu dimanche 3 Juin 1956, à l'Abbaye de la Trinité, foyer de la Croix-Rouge. En raison de la coïncidence de nombreuses fêtes civiles ou religieuses, on eût pu craindre que l'assistance fût clairsemée. Il n'en fut rien et l'on vit même, avec le public toujours fidèle, de nouveaux auditeurs s'intéresser aux questions étudiées. Vendômois de Vendôme, bien sûr, mais aussi Vendômois de cœur, dont plusieurs étaient venus de loin pour la circonstance. Ils ne furent pas déçus, et cette réunion fut digne des précédentes : même atmosphère détendue et amicale, même attention, même souci de promouvoir les intérêts de notre vieille société et de participer à ses travaux.

M. Rémy Fouquet, qui préside avec sa longue expérience et son autorité souriante, présenta les excuses des personnalités absentes : M. le sous-préfet, M. le maire, Mgr l'Evêque. Il rendit hommage à nos collègues décédés dans l'année, annonça la parution imminente de notre bulletin, félicita M. Weelen pour la distinction pontificale dont il vient d'être honoré et M. Dufoix pour le succès qu'il remporta au Salon des Administrations de la ville de Paris, section de Sculpture.

...

Ces devoirs de courtoisie une fois remplis, nous fûmes mis au courant des démarches entreprises pour la préservation du menhir du Temple, la sauvegarde des zones protégées de Trôo et du Gué-sur-Loir.

Mention fut faite de la parution du magistral ouvrage de M. Cohen (citoyen d'honneur de Vendôme) « Ronsard, sa vie et son œuvre », des relations nouées avec le savant ronsardisant américain, M. Isidor Silver, et enfin du projet de la municipalité de Marcilly-en-Beauce pour changer son nom en celui, plus logique de « Marcilly-de-Vendôme ».

Exposé rapide, clair et précis des activités de la société, qui témoignent de son influence sans cesse grandissante.

M. Chrétien, trésorier, présenta ensuite le compte financier : nos intérêts matériels sont en des mains expertes et dévouées et la situation est saine. Enfin lecture fut donnée des noms de 13 membres nouveaux inscrits depuis la dernière assemblée.

La première communication fut celle de M. le président Turquet de Beauregard : indications sur l'organisation judiciaire du Vendômois sous l'ancien Régime. Elle fut telle qu'on pouvait l'attendre du savant magistrat qui nous a habitués à des études profondes,

sérieuses et claires, en même temps qu'élégantes de langue et de style, avec quelques pointes d'humour.

Nous avons appris comment la justice fut rendue jadis dans notre région, depuis les juridictions féodales basées sur la coutume de l'Anjou (dont nos comtes étaient issus), jusqu'à la centralisation progressive entre les mains de la justice royale, l'organisation judiciaire se modifiant au fur et à mesure des changements historiques de la contrée elle-même.

...

Il appartenait à M. le vicaire général Delort de nous parler d'un sujet qu'il connaît bien : l'iconographie mariale de la Trinité de Vendôme. Ce fut une « visite guidée », au cours de laquelle nous partîmes à la découverte des effigies peintes ou sculptées de la Vierge, depuis le cloître jusqu'au vitrail de la chapelle de chevet en passant par toutes les autres chapelles, en scrutant partout dans l'immense vaisseau les traces de la piété de nos pères. Admirable synthèse, variée et vivante, émaillée de traits et d'anecdotes, d'histoire aussi (comme le rappel de la dévotion des habitants de Porto au Portugal à la Vierge de Vendôme) et couronnée par la mention de ce que Vendôme doit à Chartres, de ce que Chartres sans doute doit aussi à Vendôme, les deux villes étant bâties sur une terre de tout temps mariale.

C'est à juste titre que M. le président remercia chaleureusement les deux orateurs et que l'assistance s'unit à lui par des applaudissements prolongés.

En fin de séance, nous eûmes la satisfaction d'apprendre que les efforts de la société pour la présentation du site formé par le cimetière et l'église d'Areines allaient être couronnés de succès. M. Louis Renard nous a fait parvenir la réponse de M. le conservateur des Bâtiments de France, que lui a transmise la Ligue Urbaine et Rurale.

Des vœux furent ensuite émis à l'unanimité : le premier en faveur de l'achèvement des travaux de la Trinité ; le second pour la conservation du manoir de la Bonaventure.

272^e Assemblée Générale

Séance Publique du 2 Décembre 1956

La 272^e assemblée générale de la Société Archéologique s'est déroulée le 2 Décembre 1956, à l'Abbaye de la Trinité, sous la présidence de M. Rémy Fouquet. L'assistance était nombreuse. Elle comprenait des Vendômois en majorité bien entendu, mais aussi des personnes venues de Blois, de Tours, du Mans, de Savigny, de Montoire, etc...

Le Président souhaita la bienvenue à toutes les personnalités présentes et indiqua qu'il avait reçu les excuses et les regrets de

plusieurs personnalités, notamment de M. le Sous-Préfet et de M. le Maire.

M. Fouquet évoqua le souvenir des sociétaires défunts et eut une pensée pour M. de Bouillane de Lacoste, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux ; pour M. Jacques-Marie Rougé, auteur du « Folklore de la Touraine », érudit, historien et poète.

Le Président fit ensuite un retour sur l'année qui se termine. Il souligna les excellentes relations entretenues par la Société Archéologique avec les sociétés, les Syndicats d'Initiative, etc... Il fit allusion au succès remporté par M. le Chanoine Gaulandau, lors d'une émission de radio et à la répercussion favorable sur la société. Il rappela également la visite du Musée par les autorités locales.

Puis M. Rémy Fouquet signala la parution, accomplie ou prochaine, d'ouvrages dus à des sociétaires : « Ces Messieurs de l'industrie », par M. André Boulle ; « Les origines gallo-romaines de la région de la Loire moyenne et de ses abords », par M. l'Abbé Nouel ; une nouvelle édition de l'« Histoire de Vendôme » de Gustave Chanteaud, due au fils de l'auteur, M. Marcel Chanteaud ; « La Spiritualité byzantine », dans la traduction italienne, par M. Eugène Mercier.

RONCARD TRAIT D'UNION

Ronsard a été le trait d'union entre la société et un Américain, M. Isidore Silver, qui connaît admirablement notre poète vendômois. M. Fouquet a mis M. Silver en rapport avec M. Gustave Cohen. C'est une preuve éclatante du rayonnement de la société et de sa valeur.

Il a par ailleurs été fait état de l'annonce d'un legs à la bibliothèque de la ville par M. Camille Vallaux, né à Vendôme, ancien élève du Lycée, docteur ès-lettres, de son ouvrage « La Géographie des Mers ». La réception officielle en sera faite la semaine prochaine.

Enfin, le Président exprima ses regrets et ses remerciements à M. Legent, qui cesse ses fonctions de secrétaire.

340 MEMBRES

Le projet de budget présenté par M. Chrétien a été adopté par l'assemblée. Celle-ci a également accepté l'élévation de la cotisation qui était proposée.

Il a été procédé au renouvellement partiel du bureau : MM. le Chanoine Gaulandau et Chrétien ont été réélus ; MM. le docteur Gamard et M^e Couvrat ont été élus.

Puis 20 nouveaux membres ont été proclamés inscrits, ce qui fait que le nombre total dépasse 340.

IMPORTANTE COMMUNICATION SUR LES FOUILLES D'ARTINS

M. Maurice Sergent a rendu compte de ses trouvailles au Vieux Bourg d'Artins. A l'aide d'un plan au tableau noir, il a décrit les diverses phases des fouilles, accomplies avec l'aide de deux jeunes étudiants, MM. Louis Renard et Daniel Gaignoux. Ont été décou-

verts divers objets datant du 1er siècle de notre ère. La description détaillée des découvertes, des décors des vases, de leurs particularités, des marques des potiers gaulois a été d'un intérêt extrême. Les plus belles pièces, qui figurent d'ores et déjà au Musée, ont été présentées.

Cette communication de très grande valeur a été fort appréciée par l'assistance.

M. le Chanoine Gaulandau a parlé de la vie du Musée. Il en a rappelé les origines qui coïncident avec celles de la Société Archéologique, les installations successives rue Parisienne, rue du Change, enfin rue Poterie. Le conservateur a noté les vicissitudes du développement du Musée, de son enrichissement, puis sa réinstallation à l'abbaye, son rayonnement en Vendômois et bien au-delà. Enfin, après avoir signalé le nombre toujours croissant des visites, il a parlé des projets pour l'avenir.

M. Rémy Fouquet donna lecture de la communication reçue de M. Isidore Silver, de l'Université de Connecticut (U.S.A.), intitulée « Les Etudes sur Ronsard aux Etats-Unis ». Recensement très complet, très détaillé des travaux publiés en Amérique sur notre poète vendômois. Ces travaux sont nombreux et de grande valeur.

M. Weelen apporta deux rectifications importantes à son étude sur le mobilier de la Trinité parue dans le Bulletin de 1955, au sujet des stalles et du maître autel. Nous les publions ci-après.

Un échange de vue très cordial a suivi ces communications.

Une fois de plus, la Société Archéologique a montré sa vitalité au cours d'une réunion très animée et riche d'intérêt. L'œuvre qu'elle poursuit est considérable et tous ceux qui s'y attachent accomplissent une tâche dont la portée dépasse largement le cadre de notre petite patrie (1).

...

NOTES DE M. WEELEN

M. le conservateur du Musée de Châteaudun, donne certaines précisions relatives à sa communication de l'an dernier : *Le Mobilier de la Sainte-Trinité de Vendôme sous l'Empire et la Restauration*, d'après les registres de Délibération du Conseil de fabrique de la paroisse Saint-Valérien de Châteaudun (2).

Il avait été écrit que le tombeau du maître-autel de la Trinité était passé à Châteaudun, avant 1846, où il ornait la chapelle de Toussaint dans l'église Saint-Valérien. En réalité, cette chapelle a bénéficié, en 1848, d'un achat de retable classique provenant de l'église de Corbeil qui est toujours en place.

En ce qui concerne l'autel de la Trinité et son retable « en pierre et en marbre », il fut acquis par M. l'abbé Souasay, curé de Saint-

(1) *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, membre de notre Société, a inséré en temps utile la substance de ce compte-rendu et du précédent.

(2) *Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois*, Année 1955, p. 31 et 5.

Valérien et par des personnes pieuses, pour remplacer l'autel en bois de la chapelle de la Vierge et monté en 1840. Comme cette chapelle est de dimensions réduites, on utilisa, seulement, des « débris du maître-autel de la Trinité de Vendôme » que le conseil de fabrique trouvait, d'ailleurs, « un peu trop chargé d'ornements » et qu'il supprima en 1896 pour lui substituer un autel de style roman, plus en harmonie avec les proportions de la chapelle et l'architecture du monument.

On peut donc soutenir encore et jusqu'à nouvel ordre que l'Eglise d'Herbault acquit aussi des matériaux de cet autel, au moment de sa démolition, en 1836 (3).

Par contre, il n'est plus possible de dire que les stalles décrites par le vicaire Gaignot dans l'*Inventaire* de 1814, se trouvent dans l'église de Lunay où elles remplaceraient les fameuses stalles gothiques rendues à la Trinité en 1835 (4). Les registres de Délibération de Saint-Valérien font état d'un don de « vingt trois stalles anciennes et d'un bon chêne provenant de l'Eglise de la Trinité de Vendôme », en décembre 1839. A la vérité, ce sont trente stalles qui vinrent à Châteaudun, y compris celles en demi-lune qui servaient de siège aux autorités de Vendôme, sous l'Empire. On peut les dénombrer dans l'église Saint-Valérien où elles forment un mobilier convenable.

En conclusion, il appert que toute une région s'intéressa aux transformations entreprises par M. Caille, dans la Trinité de Vendôme, particulièrement, à Châteaudun, où un groupe de fidèles anonymes, sous la direction du curé Victor-Bernard Souasay, bibliophile et collectionneur de médailles, de pierres et d'antiquités « de tout genre », saisit l'occasion d'enrichir l'église Saint-Valérien des dépouilles de la grande abbatale des bords du Loir.

(3) *Ibidem*, p. 35, note 1.

(4) *Ibidem*, p. 33, note 1.

NOUVEAUX MEMBRES

ADMISSIONS PRONONCEES EN 1956

- MM. Besnard Jean, Libraire, rue Renarderie, Vendôme.
Bigéard, Libraire, rue Poterie, Vendôme.
Guérineau Louis, Pharmacien, Savigny-sur-Braye (L.-et-Ch.).
Viallard, Instituteur, Les Capucins, Vendôme.
M^e Couvrat Paul, Avoué, rue Poterie, Vendôme.
M. Martin Maurice, Agent général d'Assurances, 63, rue Poterie, Vendôme.
Mme Hatry, La Ville-aux-Clercs (L.-et-Ch.).
M. Jeulin, Instituteur, Ecole Saint-Denis, Vendôme.
Mme Diard Renée, Thoré-la-Rochette (L.-et-Ch.).
MM. Gigot, Instituteur, Ecole Saint-Denis, Vendôme.
Bailly, 31, rue Pouteau, Melun (Seine-et-Marne).
Jean Colin, Docteur, 3, rue Marie-Davy, Paris (14^e).
Minier Morin, Entrepreneur, Villiers-sur-Loir (L.-et-Ch.).
Pélissier, 101 Avenue Ledru-Rollin, Paris (15^e).
Leleu Jean, Instituteur, Faubourg Chartrain, Vendôme.
Dufer René, Secrétaire général de la mairie, « Les Capucins », Vendôme.
Mme Hougard, Employée aux Hypothèques, 58, Faubourg Saint-Bienheure, Vendôme.
MM. Gaget Louis, Pezou (L.-et-Ch.).
Gaget Alexandre, Pezou (L.-et-Ch.).
Artaud, Agent d'Assurances, 66, rue Bretonnerie, Vendôme.
Mme Chabrier, Directrice, Ecole de la Cormeysaie, Vendôme.
MM. l'Abbé Gallois, Curé à Cormenon par Mondoubleau (L.-et-Ch.).
Gaschiniard, Adjoint aux services économiques Lycée Vendôme.
Mme le Docteur Emond, rue des Quatre-Huyes, Vendôme.
M. Domengie, 21, rue de Téhéran, Paris (8^e).
Mme Chollet, Directrice Ecole Y.-Chollet, Quartier Rochambeau, Vendôme.
MM. le Marquis de Montmarin, Sargé-sur-Braye (L.-et-Ch.).
l'Abbé Clémenceau, Curé de Fréteval.
Sergent, Maire de Savigny-sur-Braye (L.-et-Ch.).
l'Amiral Masse François, 1 ter, rue Chanez, Paris (16^e).

COMPTE FINANCIER

(ANNEE 1956)

RECETTES :

Cotisations	68.233	»
Dons (200 + 100.000)	100.200	»
Ventes d'ouvrages	36.122	»
Intérêts livret de Caisse d'Epargne	161	»
Total :	204.716	»

DEPENSES :

Impression bulletins	72.850 »
Frais de bureau	17.497 »
Abonnements à publications	4.000 »
Divers	8.460 »
Total :	102.807 »

BALANCE :

Recettes	204.716 »
Dépenses	102.807 »
EXCEDENT DE RECETTES	101.909 »
Reliquat de l'exercice précédent	39.536 »
Avoir de la Société au 31-12-1956	141.445 »
se décomposant comme suit :	
Avoir au C. C. P.	40.066 »
Livret de C. E.	101.379 »
Total :	141.445 »

PROJET DE BUDGET POUR 1957

RECETTES :

Cotisations	90.000 »
Ventes d'ouvrages	15.000 »
Intérêts Caisse d'Epargne	3.000 »
Subvention de l'Education nationale — Service des Lettres — Exercice 1956 (1)	20.000 »
Total :	128.000 »

DEPENSES :

Impression bulletins	80.000 »
Frais de bureau et imprimés	20.000 »
Abonnements à publications	4.000 »
Achat de matériel de bibliothèque	20.000 »
Imprévu	4.000 »
Total :	128.000 »

BALANCE :

Recettes	128.000 »
Dépenses	128.000 »

Le Trésorier :
B. CHRETIEN.

(1) Dépense engagée sur les « Subventions diverses » le 23-11-1956 sous le n° 24.718. Somme effectivement encaissée le 31-1-1957.

MUSÉE

Objets entrés au Musée pendant l'année 1956

— De M. le Professeur Denizot, à Montpellier : Collection de fossiles.

— De Mlle Fauchon, à Paris : 9 gravures de Vendôme.

— De M. Maurice Sergent, au Mans : le produit de ses fouilles au Vieil-Artins (vases gallo-romains).

— De M. Damoye, à Vendôme : un buffet ancien.

— De M. le Marquis de Vivès, La Prazerie (Lunay) : un polissoir provenant d'Artins.

— De M. le Colonel Foussard, à Vendôme : la carte des fresques de la Vallée du Loir.

— De M. le docteur Grandin, à Vendôme : une toile (portrait de femme) et six petits tableaux.

— De M. Cruchet, maire de Chauvigny-du-Perche : le costume officiel de Félix Deniau, procureur du Roi à Saint-Calais.

— De Mlle Trocmé, à Vendôme : Photographies de l'église d'Areines.

De nombreux objets se rapportant à la vie et aux métiers vendômois d'autrefois nous ont été remis par Mme Dattin, M. Chollet, Mme Lance, Mme Colin-Colin, M. Gobet, M. Maurice Bellande, M. Dargaisse, M. Pilon (un vase), M. Rousselet (une « mémoire »), Mme Motheron, Mme Cagna (un poids fleurdélié), Mme Bailly, M. Hérissé, Mme Joubert, Mme Touzalin (une mouchette), Mme Hatry (souponnière et tasse de l'époque de la Révolution), Mme Aubert (une malle de diligence), M. Redouin (horloge ancienne), M. Neilz (une gidelle), M. Brianne, Mme Chapuy.

Nous prions les donateurs d'agréer nos sincères remerciements.

BIBLIOGRAPHIE

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque
du 1er janvier au 31 décembre 1956

I. — DONS D'AUTEURS OU AUTRES

— De notre ancien président, M. G. DENIZOT, professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier, bulletins de la *Société Préhistorique Française*, années 1929 à 1955 (quelques numéros manquent).
Francis Pérot, *Pierres entaillées des temps préhistoriques, période néolithique*.

Louis Germain, *Mollusques terrestres et fluviatiles de Syrie. T. I. Introduction et gastéropodes*.

Emile Haug, *Traité de géologie. 2^e partie : les périodes géologiques*.

Institut international d'Anthropologie, II^e session, Prague (1924) et III^e session, Amsterdam (1927).

— De notre regretté président, M. Rémy FOUQUET, *quelques particularités sur la vie de Ronsard*, texte de la causerie faite par lui-même à Saumur le 7 mars 1937.

Isidore Silver, *Ronsard in european literature : a synoptic view of scholarly publications*, Genève 1954 et *The birth of the modern french epic : Ronsard's independance of Jean Lemaire's homeric histography*.

— De notre vice-président et ancien président M. le chanoine GAULANDEAU, Dom Jean Coquet, *Découvertes archéologiques à l'abbaye de Ligugé. Un « martyrium » martinien ?*

Bulletin de la Société d'histoire et d'art du diocèse de Meaux, 6^e année, 1955, relation des cérémonies organisées pour commémorer le IV^e centenaire de Ronsard, curé commendataire de Mareuil-lès-Meaux.

Les races humaines, ouvrage posthume de notre regretté collègue le Dr Martial, publié dans la collection de l'*Encyclopédie par l'image* (Hachette).

Louis Truc, *MM. de Vendôme*, Paris 1956.

Ordres de chevalerie et récompenses nationales, catalogue, avec supplément, de l'exposition organisée par l'Administration des Monnaies et Médailles, du 20 mars au 30 mai 1956. Y étaient exposés, sous le n° 554, un portrait du Maréchal de Rochambeau et sous le n° 567, l'insigne de l'ordre de Cincinnatus conféré par Washington au vicomte de Cambis ainsi qu'un portrait miniature du vicomte. Ces trois pièces appartiennent au musée de Vendôme.

Marcel Chassaing, *Les Barillets de Dispatier*, extrait de la Revue Archéologique, avril-juin 1956.

(M. Chassaing, trésorier de la Société Préhistorique Française, a étudié sur place les petits bronzes du musée de Vendôme et s'est particulièrement intéressé à plusieurs statuettes de la collection Rochambeau).

Gérard Cordier, *Instruments perforés du Loir-et-Cher* extrait du

bulletin de la *Société Préhistorique Française* T. L III, 1956, numéros 1-2. Y sont étudiées plusieurs pièces de notre Musée.

M. le chanoine GAULANDEAU a, de plus, offert le numéro d'octobre 1956 de la revue « *effort* » contenant son article illustré : *Efficiencie du Passé*.

— De la SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN, *Sculptures gothiques du Haut-Limousin et de la Marche*, catalogue de l'exposition organisée au musée municipal de Limoges en 1956.

— De M. Louis RENARD, à Montoire, plusieurs numéros de revues.

— De M. TURQUET DE BEAUREGARD, président du Tribunal, *Les belles de Ronsard*, discours prononcé devant la cour d'appel d'Orléans, lors de l'audience solennelle de rentrée du 16 septembre 1954, par M. Pellissier, substitut général.

— De l'auteur, le Docteur de CAZENAVE, vice-président de la Société Académique de Boulogne-sur-Mer, *Les Bourdits et L'origine solaire des feux cérémoniels*.

— De M. Claude BONIN, professeur au lycée Ronsard, *Annuaire de Loir-et-Cher* pour 1889.

— De M. E. MARTELLIERE, docteur en droit, trois études dactylographiées : *Matthieu de Vendôme ; Une grande figure du Moyen-Age : Hildebert de Lavardin ; Rochambeau et la guerre de l'Indépendance américaine*.

— De M. GIRONDEAU, à Mazangé, *Nouveau théâtre du monde*, Paris 1661, deux volumes.

— De Mme CORBIERES, photographies d'Auguste de Trémault (1821-1903) et de sa mère (1794-1894). Cette dernière est décédée alors qu'on se préparait à fêter son centenaire.

Remerciements sincères à tous les donateurs.

II. — ENVOIS DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

— Actes du quatre-vingtième Congrès des Sociétés Savantes, Lille, 1955.

— Liste ronéotypée des Sociétés savantes de province. Edition provisoire 1956.

III. — ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES — ÉCHANGES

1° France.

— Académie des Sciences. Comptes-rendus hebdomadaires.

— Société de Borda. (Dax) 4^e trim. 1955, 1^{er}, 2^e et 3^e trim. 1956.

— Revue de l'Académie du Centre (Châteauroux) années 1955 et 1956.

— Congrès archéologique de France CXII^e session (en 1954), Roussillon.

— Commission des Antiquités du département de la Côte d'Or. Mémoires T. XXIII (1947-1953).

— L'Eduen, numéros 31-32 à 35.

— Société archéologique et historique du Limousin T. LXXXVI, 2^e livraison.

— Revue Mabillon, numéros 182 à 185. Dans le n° 183, Dom G. Charvin, *Contribution à l'étude du temporel de la congrégation de Saint-Maur au XVIII^e siècle (1730-1786)*. On y trouve des renseignements sur les revenus de la Trinité de Vendôme.

- *Revue historique et archéologique du Maine*, n° 90.
 - *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, numéros 137, 139 à 143, 149, 157 à 225, 229.
 - *Société historique et archéologique de l'Orléanais*, bulletins ronéotypés numéros 35 à 39.
 - *Société des Antiquaires de l'Ouest*. 2^e, 3^e et 4^e trim. 1955, 1^{er} trim. 1956.
 - *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 3^e série TXVI.
 - *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, années 1955-56, 1^{er} fascicule, n° 31.
 - *Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois*, n° 105.
- 2^o *Etranger*.

- *Smithsonian Institution* (Washington). Annual report of the Board of Regents, 1954. Report of the U. S. National Museum, 1955.
- *Chronique archéologique du Pays de Liège*, années 1954 et 1955.
- *Bulletin de l'Institut archéologique Liégeois*, T LXX 1953-54.

IV. — ABONNEMENTS — ACQUISITIONS

- *Bulletin Monumental*. T CXII, 1954, 5^e fascicule, Table alphabétique des publications de la Société Française d'Archéologie 1926-1954 ; T CXIV, année 1956 complète. Dans le premier fascicule, p. 65, bref compte-rendu par M. Marcel Aubert du travail de Mlle Trocmé : *Peintures murales de l'église de Varize* (Eure-et-Loir), dans le 2^e fascicule, *Les fresques et les peintures à la détrempe de l'église Saint-Christophe de Couddes*, par Mlle Trocmé. (Les ouvrages de Mlle Trocmé sont en vente chez l'auteur, 7, rue Renarderie, à Vendôme).
- *Société Préhistorique Française*, T LII, numéros 8 à 11-12, T LIII, numéros 1-2 à 5-6.
- *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, revue mensuelle, année 1956 complète.
- Albert Ragot, *Morée au fil des siècles*, Le Mans, 1936.
- *Manuscripts à peinture en France du XIII^e au XVI^e siècle*. Catalogue de l'exposition organisée à la Bibliothèque Nationale en 1955 par M. Jean Porcher, conservateur en chef du département des manuscrits, pour faire suite à l'exposition de 1954 des manuscrits à peinture du premier moyen âge et de l'époque romane. Si aucun ouvrage provenant de Vendôme ne figure cette fois sur le catalogue, on trouve cependant sous le n° 347 les *Heures de François de Bourbon*, comte de Vendôme et arrière grand-père de Henri IV, et sous le n° 251 le Boccace de 1458 conservé à Munich, dont le frontispice représente le lit de justice tenu à Vendôme sous Charles VII d'août à octobre 1458. C'est au cours de ce lit de justice que fut prononcée la condamnation à mort du duc d'Alençon (1).

Ph. POULTEAU.

(1) Voir à ce sujet dans les bulletins de notre Société une note de M. Bouchet parue en 1867 et, en 1874, un article de M. Duveau, avec photographie.

. VIE du MUSÉE

Il faut remonter au Bulletin de 1949 pour trouver, sous la signature du Conservateur d'alors, Charles Portel, un aperçu de la vie du Musée. Il venait de commencer la réinstallation des collections dans une partie des bâtiments de l'Abbaye.

Le temps nous paraît venu de donner aux membres de la Société Archéologique, qu'ils soient de Vendôme ou d'ailleurs, une information rapide mais suffisante, au sujet de la suite qui a été donnée aux travaux commencés et aux vœux formulés il y a huit ans déjà.

La première étape : mise en état des locaux, une fois franchie et non sans beaucoup de peine étant donné leur délabrement intérieur, l'organisation se poursuit sans interruption et continue encore actuellement, car un Musée si on le veut vivant et varié, n'est jamais terminé. Parcourons-le en une brève visite.

L'entrée sur la cour du cloître est dominée par un large arceau roman et un vaste escalier de pierre s'y amorce. Elle donne accès au rez-de-chaussée à trois salles successives. La première est consacrée à l'art religieux dans les églises de Vendôme et de la région : on y remarque de belles statues de la Vierge en bois polychrome, un curieux Christ en bronze du VIII^e siècle, des émaux, de nombreux objets ayant trait au culte vendômois de la Sainte Larme. La salle voisine est consacrée aux peintures murales dont la Vallée du Loir est si riche. Enfin la troisième salle présente des vestiges de l'Ancienne Abbaye et de la collégiale Saint-Georges, nécropole des Bourbons, dont l'encadrement du tombeau de Marie de Luxembourg. Deux gisants sur une dalle noire : ce sont Jean de Bourbon et Catherine de Vendôme, les ancêtres directs d'Henri IV comme le montre l'arbre généalogique flanqué de leurs armoiries. Dans toute la salle se dressent de curieuses sculptures, des statues de pierre, et au mur les clefs de voûte de l'ancien cloître représentant les instruments de la Passion.

Au premier étage, voici la salle des antiquités préhistoriques, gallo-romaines et mérovingiennes. Les pièces

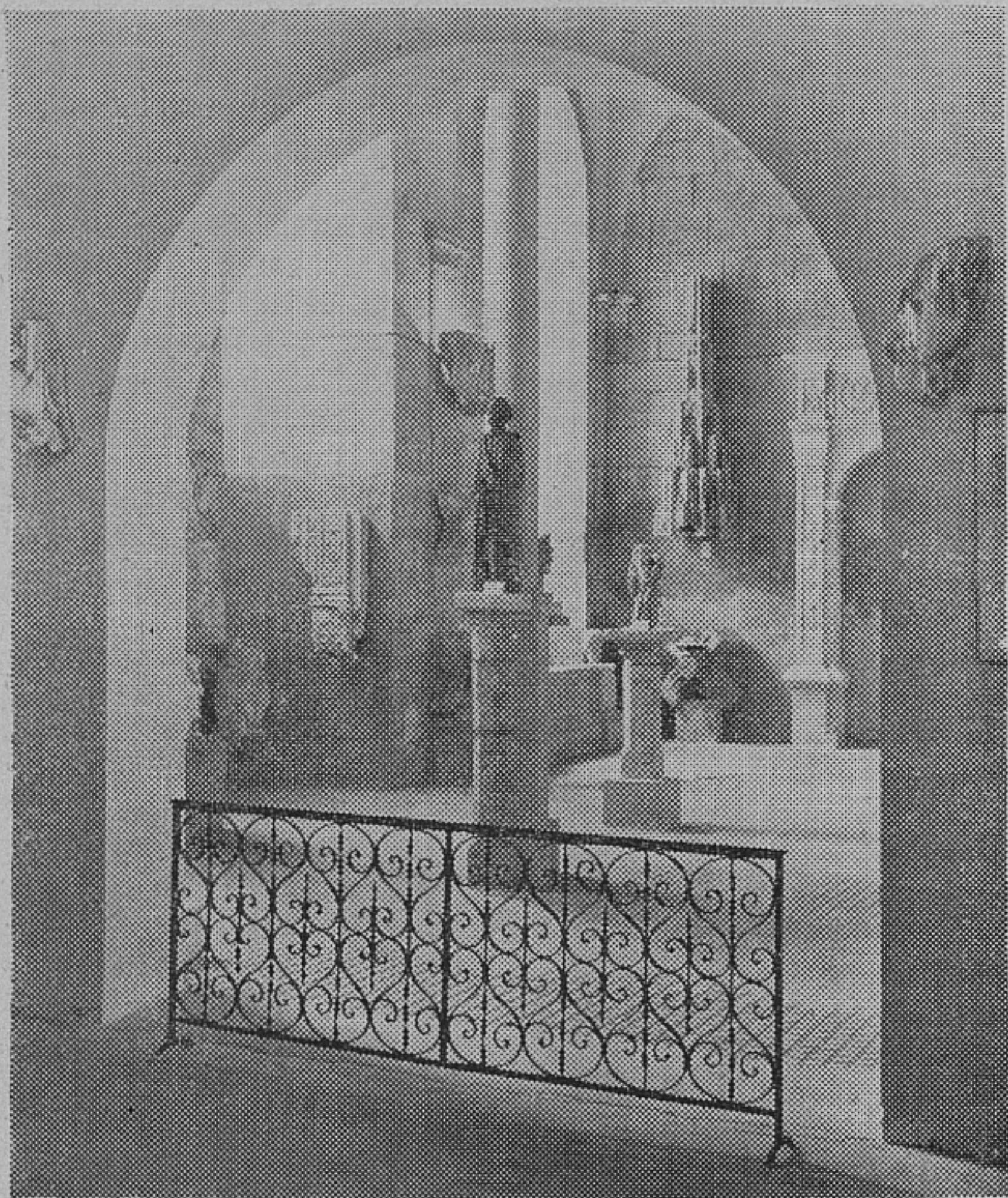


Photo Damoye.

Cliché Nouvelle République.

Vendôme — Musée
Un aspect de la Salle lapidaire



Tête en terre cuite
fin du XVII^e



Vierge
de pierre polychrome

Musée de Vendôme

sont exposées en suivant l'ordre chronologique et constituent une véritable leçon d'histoire humaine. Mentionnons les poteries, les bronzes, les boucles de ceinturon curieusement ornées. Tout ce qui figure dans cette salle provient de la région.

Montons l'escalier orné de panneaux sculptés ou peints dont un curieux tryptique du XV^e siècle. Le décor change : deux salles présentent une précieuse collection de faïences dans trois grandes vitrines ; le mobilier dans son ensemble est du XVIII^e siècle. C'est là que règne la harpe de Marie-Antoinette, à ses armes et signée de son luthier Naderman.

Après un regard donné à la collection d'ethnologie, nous accédons au troisième étage, où nous trouvons d'abord une salle spécialement consacrée à l'histoire vendômoise. Ronsard y occupe la place d'honneur. Balzac y est entouré de souvenirs du Collège de Vendôme et Rochambeau de ceux de la guerre d'Amérique parmi lesquels une décoration de l'ordre de Cincinnatus, des médaillons de Franklin et de Washington.

Et voici le folklore vendômois, initiative toute récente, et qui s'est révélée tellement intéressante que les collections devront occuper une salle plus vaste. Un logis rural est là, reconstitué, avec le couple paysan, les humbles ustensiles et tous les accessoires de l'existence rurale d'autrefois. A proximité, voici les bonnets des grand'mères, les outils de la moisson, de la fenaison, de la tonnellerie, etc...

Le Musée possède encore d'importantes collections scientifiques : géologie (collection Cottreau) et ornithologie, un herbier de la région et une riche variété de monnaies et de médailles.

Enfin parmi les nombreuses toiles qui lui ont été léguées et qui sont en cours de réfection, citons celles de Henner, Hubert-Robert, Boudin et des écoles françaises et hollandaises des XVII^e et XVIII^e siècles.

Ce rapide aperçu justifie l'intérêt constant qu'apportent à notre Musée les Autorités locales, qui l'ont visité officiellement en Octobre dernier et ont pu se rendre compte des réalisations d'ores et déjà acquises. Parmi celles-ci, mentionnons l'éclairage des salles et des vitrines, qui permet des visites du soir fort agréables.



Photo Damoye.

Cliché Nouvelle République.

Musée de Vendôme
Salle du XVIII^e siècle

De plus en plus le Musée est visité tant par des spécialistes qui viennent étudier telle ou telle des pièces que par les touristes et par les habitants de Vendôme. Le Musée a participé à l'exposition Marie-Antoinette et à l'exposition des Ordres de Chevalerie, ainsi qu'à la campagne internationale des Musées patronnée par l'U. N. E. S. C. O.



Photo Damoye.

Cliché Nouvelle République.

Musée de Vendôme
Intérieur rural Vendômois

Ses fondateurs, il y a presque un siècle, se défendaient de vouloir rivaliser avec des Musées de villes importantes. Leur ambition était d'en faire un centre d'intérêt artistique certes, mais aussi un foyer de culture accessible à tous. Le nombre croissant de visiteurs français et étrangers, l'enthousiasme que manifestent en particulier les jeunes : écoliers, étudiants, apprentis venus de Vendôme, de Blois et des départements voisins est un précieux indice de succès et un encouragement pour l'avenir.

H. G.

Le Chevalier de Borthon

Officier de la Grande Armée

D'après ses lettres à sa sœur Anne, à Sargé-sur-Braye.

— J. ARNOULD —

(Suite)

Cet ennemi, « ces fiers Anglais », « ces armées espagnoles qu'un espoir orgueilleux soutient encore » — ainsi le qualifie-t-il — cet ennemi, est présent partout ; partout battu, il se reforme et tout est à recommencer. Le 6 décembre 1809, quelques lignes d'une lettre écrite de Talaveira de la Reyna résument et les soucis de l'armée et ceux propres à notre ami :

« Nos alarmes ont cessé : nous avons enfin reçu l'heureuse nouvelle de la paix avec l'Autriche ; elle nous a rendu notre tranquillité, notre gaieté et notre énergie : il était temps.

Nous ne nous sommes point encore battus depuis notre retraite du Portugal ; on nous laisse languir dans l'inaction ; les lauriers ne sont plus faits pour nous. J'avais chargé d'une lettre pour toi un capitaine du régiment que ses blessures rappelaient au dépôt ; il a eu la bonté de la perdre : que je lui ai d'obligations ! Elle contenait les détails les plus intéressants, elle t'instruisait de nos fatigues, de nos privations, de nos succès, de nos revers depuis que nous sommes en Espagne ; elle t'instruisait de la conduite atroce des habitants de ce pays, de la bonté inaltérable avec laquelle le bon roi Joseph les traite, et de la pénurie dans laquelle je me trouvais...

Depuis six mois je suis proposé pour capitaine et l'Empereur ne me nomme point : ce retard est vraiment alarmant. »

(1) Voir le *Bulletin* de 1955, page 47.

L'avancement, dans les armées impériales n'est pas toujours si rapide et miraculeux qu'on l'imagine. Les lettres de de Borthon sont pleines de doléances à ce sujet et d'alarmes continuelles. Il faut être là. Quand on est malade, « Adieu donc lauriers, adieu avancement que le brave mérite un jour de bataille » — 9 septembre 1808 — Enfin, comme tout finit par arriver, le 1er janvier 1810, nous apprenons « J'ai reçu le 12 du mois dernier, mon brevet de capitaine, en date du 20 septembre, et une visite de mes maudites fièvres quarts... Nous attendons impatiemment l'arrivée de Sa Majesté l'Empereur pour voler à de nouvelles victoires. »

L'Empereur, préoccupé pourtant de l'affaire espagnole, ne viendra pas. Il dépêche seulement son meilleur lieutenant Masséna, dans le guêpier où se débattent les Français : « Maudit pays ! que de malheureux succombent sous le fer assassin des brigands qui infestent les routes ! Nous n'avons plus en Espagne d'armée à combattre, mais nous avons tout un peuple de voleurs de grands chemins à pendre, et Dieu sait quand nous aurons terminé cette glorieuse besogne ! » — 1er août 1810.

Et voilà la plus grave conséquence de cette situation si horrible. Les soldats français répondent au meurtre par l'exécution. L'armée se pervertit : « Nous sommes enfin dehors de ce maudit Portugal ! » écrira en mai 1811 le capitaine de Borthon, « la province que nous avons traversée n'est plus qu'un horrible désert où l'on rencontre çà et là des tas d'ossements, des décombres, des monceaux de cendres ; partout, nos soldats, abandonnés à eux-mêmes, ont porté le fer et la flamme, la désolation et la mort. Que d'horreurs n'a-t-on pas commises ! que de cruautés !

Le Prince d'Essling a reçu pour mission de chasser l'Anglais de Lisbonne. Alors la Péninsule sera facile à pacifier. Chacun connaît la campagne, l'arrêt devant les lignes de Torrès Vedras, la retraite du Portugal.

A la veille de cette campagne, le capitaine de Borthon a retrouvé son allant : « Je désire avec ardeur qu'il y ait une affaire un peu chaude, pour me faire remarquer ou tuer : mon ambition n'est point satisfaite ; je veux mériter d'autres récompenses. Heureux mille fois le jeune Spartiate, qui, au retour d'une campagne glorieuse, allait déposer aux pieds d'une maîtresse adorée les

lauriers qu'il avait cueillis et arrosés de son sang, et qui pour prix de son courage et de son constant amour, recevait d'elle de tendres et chastes baisers. »

Voici poindre le bout de l'oreille. « Je suis très flatté de l'intérêt que Monsieur de Musset a la bonté de prendre à tout ce qui me concerne... » écrit-il encore dans cette lettre du 26 mars 1810. Et le 1er mai de cette même année : « Tu voudrais que je me mariasse avec une jeune et riche espagnole ? et le moyen ? la nature ne m'a rien accordé, pas même la plus légère faveur, et la fortune m'a retiré les siennes... et puis d'ailleurs... les dames espagnoles dont la bigoterie et la prudoterie me sont très suspectes, paraissent trop bien jouer au moine pour que je puisse les aimer. Qu'il y a loin d'une demoiselle espagnole à Mademoiselle de Musset, dont tu m'as fait tant de fois l'éloge le plus complet ! ... »

Cette fois vous savez tout... ou presque. Peut-être est-il cependant dommage que les escopeteros aient si souvent arrêté le courrier.

La fin de 1810 voit le 2^e Léger participer activement au sein du 2^e corps d'armée à la campagne du Portugal. Et le 12 janvier 1811 « la correspondance étant enfin ouverte » le capitaine de la 3^e compagnie de ce régiment donne de ses nouvelles qui pour rassurantes qu'elles soient sont singulièrement attristantes : « Nous avons eu plusieurs affaires depuis notre entrée en Portugal. A la bataille d'Alcoba, près de Coimbra, j'ai reçu trois coups de feu : une balle m'a traversé le côté droit au-dessus et près de la hanche, une autre m'a fracassé le bras droit, et une troisième enfin m'a déchiré le mollet gauche. Ces blessures, qui m'ont causé les plus affreuses douleurs sont parfaitement guéries : je suis tout prêt pour la première occasion. »

Bel optimisme de commande car le 6 mai 1811, il avoue « Je ne ferai jamais qu'un faible usage de mon bras droit qui est laid et difforme » et le 6 août 1811 : « Mes blessures sont parfaitement guéries et mon bras droit quoique tout fracassé, me suffira un jour de bataille : mes voltigeurs dont je me suis partout montré le père, me feront, contre mes ennemis un rempart de leurs corps. »

Mais le dernier acte du drame espagnol commence.

Marmont remplace Masséna. « Le Maréchal voulant ouvrir la campagne le printemps prochain — de 1812 — fait des préparatifs immenses. Le Portugal est vivement menacé, mais il paraît peu nous redouter. » Et durant ce même hiver-notre fier capitaine écrit, découragé, « que les heures semblent se traîner lentement dans cet infernal pays ». La guerre reprend avec les beaux jours. « Voilà trois mois consécutifs que notre division est en marche : nous avons été pour ainsi dire, des côtes de la Méditerranée aux côtes de l'Océan. Nous ne faisons à présent la guerre qu'avec nos jambes ». Les mois passent encore une fois sans nouvelles ; un billet du 1er septembre 1812 reçu le 10 octobre annonce « une bataille terrible » près de Salamanque, en date du 22 juillet et brusquement le capitaine de Borthon se retrouve à Paris, battant le pavé de cette bonne ville « après sept ans d'absence et de dangers toujours renaissants... »

Nous sommes le 20 octobre 1812. « Cette lettre, ma bien-aimée, que je t'écris en tremblant de plaisir, va te causer une surprise délicieuse, dont mon cœur partage d'avance avec toi toute la douceur. Apprends, ma sœur, apprends que je suis à Paris, et que dans quinze jours, je serai près de toi ! ... »

Heureux permissionnaire ! Du 10 novembre 1812 au 27 décembre de cette année finissante, il est à Sargé. On peut penser que le chevalier a revu avec émotion le Fief-Corbin maintenant en mains étrangères. Peut-être a-t-il formé le projet d'un rachat ? Mais surtout que d'hésitations. Va-t-il repartir ? Veut-il abandonner l'armée ? N'oublions pas que l'avancement demeure le grand souci de notre capitaine qui y voit l'unique moyen de relever sa fortune et par là la condition un peu humiliante de sa sœur demeurée au milieu de ses amis de Sargé. Encore en Espagne, le 6 avril 1812, il lui écrivait : « Le régiment n'a point obtenu d'avancement depuis très longtemps : j'ose espérer néanmoins que ma conduite à la bataille de Coimbre, où j'ai reçu trois blessures graves, ne restera point sans récompense. Le désir de faire ton bonheur me rend ambitieux ».

Mais désormais, il est infirme. La guerre d'Espagne l'a écoeuré et même, sans elle, il est, avec de nombreux officiers, fatigué de courir l'Europe à la poursuite d'une paix toujours repoussée.

Sa sœur le presse tendrement de rester, de s'installer près d'elle, jouissant de sa retraite, de sa pension. Il acquiesce, puis se récuse : une vie médiocre les attendrait. Il faut encore servir avant de prendre du repos. Et puis, il semble que le ciel fut assez sombre au château de Mademoiselle de Musset.

Subitement, c'est le départ précipité, imprévu, pour Paris. Que s'est-il soudain passé ? C'est de Liegnitz, en Saxe, le 5 juillet 1813, que nous viendra l'explication :

« C'est ainsi qu'au moment où je venais de recevoir ma convalescence et où nous nous flattions de passer deux mois ensemble, le retour imprévu de l'Empereur me força tout-à-coup de m'éloigner de toi. »

Napoléon abandonnant son armée du côté de Vilna est rentré à Paris fin décembre. Il lui faut conjurer la démoralisation qui a suivi le désastre de Russie, se forger une nouvelle armée. Pour notre capitaine, l'Empereur reste le dispensateur de tout avancement : seule compte alors la politique de la présence. De beaux yeux pleureront ; le capitaine en aura « le cœur bien malade » mais il lui faut « dresser ses batteries » comme il dit au lendemain de son départ, le 29 décembre 1812.

Cela nous vaut un passage très intéressant sur les sentiments d'un jeune homme de la noblesse ralliée envers les gens en place par la grâce de la Révolution. « Depuis que je suis ici, je ne cesse de courir pour assurer autant que possible, le succès des demandes que je me propose d'adresser à l'Empereur... Qu'il est dur de valetter sans relâche, et de faire une infinité de démarches humiliantes ! Les personnes auxquelles je suis obligé d'avoir recours, ne doivent leur élévation qu'à leurs longs services ; elles sont sorties du néant, et n'ont reçu qu'une éducation très imparfaite. Ces personnes là ont naturellement de l'éloignement pour les gens comme il faut, qui, à leur avis, ne doivent obtenir des grâces qu'en accumulant les services. »

Ce qui le soutient, c'est sa confiance dans l'Empereur : « Je suis d'ailleurs préparé à demander à l'Empereur avec cette confiance que donne la certitude de la justice de mes prétentions. »

Le 7 janvier 1813, il se décide sur un coup de dés ; sa sœur insistant une fois encore pour qu'il se retire près d'elle, il promet... sous condition : « Ne me conseilles-tu

pas de prendre ma retraite ? ma retraite ! Cette idée me sourit et me caresse... Je vivrais près de toi... mais me l'accordera-t-on... mais, si je l'obtiens, ma pension sera-t-elle payée exactement ? mais, l'Empereur... Sois néanmoins bien persuadée, ma bonne amie, que je suis fatigué, dégoûté de ma profession, et que je ne continue de servir que soutenu par l'espoir de pouvoir faire un jour ton bonheur. Si je parcourais ma carrière d'une manière brillante je pourrais peut-être te rendre une partie de la fortune dont la Révolution t'a dépouillée. Cependant désireux de ne jamais heurter tes volontés, je te préviens franchement que si l'Empereur, à sa première revue, ne m'accorde ni avancement, ni récompense, je solliciterai ma retraite parce que je regarderai ma carrière comme manquée... »

Et le « bon vieux Caille », le facteur de Sargé apporte un jour de février la grande nouvelle... « apprends, ma bien-aimée, que je suis chef de bataillon ! L'empereur a passé la revue hier — 7 février — je me suis présenté à Sa Majesté ; qui a daigné m'écouter avec bonté, et m'a accordé le grade de chef de Bataillon au 12^e Régiment d'Infanterie légère, en garnison momentanément à Paris. La plus belle carrière s'ouvre devant moi, et je sens se glisser dans mon âme l'espoir séduisant de faire un jour ton bonheur... »

Cette joie n'est pas cependant sans mélange « ... il ne me resterait pas une idée affligeante, si mes oreilles n'étaient à chaque instant frappées de bruits de départ. « N'oublions pas non plus les ennuis mineurs du nouveau promu qui avoue... « Je ne sais où je vais prendre de l'argent pour acheter deux chevaux ». Ils sont à un prix excessif depuis la campagne de Russie et le chevalier n'a jamais été très argenté.

Dix jours après, le 17 février, le 12^e Léger est sur la route de Reims, un mois après à Mayence ; puis il remonte la vallée du Main par Francfort et Würzburg. De cette ville, le chef de bataillon écrit le 8 avril : « Je fais partie maintenant, ma bien-aimée, du 3^e corps de la grande armée, commandé par le Prince de la Moscowa. Mon bataillon est cantonné à Ebern, petite ville très rapprochée des frontières de la Bavière et de la Saxe et distante de 15 lieues de Würzburg. Nous sommes accablés d'exercices... Je crois que le corps d'armée ne tardera

pas à se porter sur l'Elbe et de là sur la Vistule. J'attends impatiemment l'issue des grands événements qui vont avoir lieu... »

Ces grands événements ont nom Lutzen et Bautzen. Notre héros signale Lutzen par un court billet du 6 mai que voici : « Leipzig. — Nous avons eu une affaire terrible le 2 de ce mois, ma bien-aimée, à quatre lieues en deçà de cette ville ; nous avons battu l'armée russe à laquelle s'était joint un corps considérable de Prussiens. L'Empereur de Russie et le Roi de Prusse ont assisté à cette bataille qui leur a coûté 25.000 hommes et la honte de fuir devant des bataillons de conscrits. Je n'ai point été blessé. Adieu, ma bien-aimée, je t'embrasse de tout mon cœur. »

Après Bautzen, l'armistice lui laisse plus de temps. « Neumarkt, 4 juin 1813. — Les journaux, toujours prompts à annoncer les heureuses nouvelles, t'ont sans doute déjà appris, ma bien aimée, les résultats brillants de la bataille sanglante livrée à Bautzen : l'ennemi y a été complètement battu, et s'est retiré glacé de terreur. Nous l'avons poursuivi la bayonnette aux reins jusque sur les rives de l'Oder où il s'est déterminé à ouvrir des négociations. Un armistice a été conclu hier entre les deux armées, pour qu'on pût traiter paisiblement de la paix, que les puissances belligérantes paraissent également désirer... Le 3^e corps d'armée s'est battu pendant trois jours consécutifs, 19, 20, 21 mai, et j'ai été assez heureux pour n'être pas même égratigné : mon cheval seul a été blessé, et je crois qu'il finira par crever de sa blessure, ce qui serait bien loin d'accommoder un pauvre hère comme moi... »

L'Empereur n'oublie pas ses braves et le 20 juin, de Liegnitz part la bonne nouvelle : « Je m'empresse, ma bonne sœur, de t'annoncer que l'Empereur, par décret du 14 de ce mois, m'a décerné la croix d'officier de la légion d'honneur, pour récompense de la conduite que j'ai tenue aux champs de bataille de Lutzen et de Bautzen : à cette croix est attachée une pension de mille francs par an. »

L'armistice tient les armées l'arme au pied. « Que Dieu veuille nous donner la paix ! Nous en avons bien besoin » s'écrie le chevalier. Mais son patriotisme lui défend d'accepter la paix à un prix déshonorant. S'il le

faut on reprendra les armes « l'Armée Française a pris une attitude imposante, et l'ennemi ne tardera pas probablement à rabattre de ses prétentions ». Cela d'ailleurs ne dérangerait pas ses espoirs : « Si la guerre, à mon grand étonnement, devait continuer, je m'en consolerais par la perspective brillante que j'ai sous les yeux : je suis aimé et estimé de mon colonel, de mes généraux, et je suis sûr d'obtenir l'avancement et les récompenses que je mériterai. »

Le Congrès est dissous ; les combats reprennent. Le 26 août, victoire de Dresde sur les Austro-Russes. Mais partout où n'est pas l'empereur, ses lieutenants sont battus. Le cercle se resserre. Le 16 octobre, commence la bataille de Leipzig, qui finit par le recul vers l'ouest. Le chevalier de Borthon n'a plus le temps d'écrire, sinon de courts billets. Ainsi du camp de Dresde, le 30 septembre 1813 « Je ne puis disposer que de deux minutes, ma bonne petite sœur, et je me hâte, pour tranquilliser ta tendresse toujours inquiète de t'annoncer que je me porte bien et que je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur. »

C'est ensuite le silence ! Mademoiselle de Borthon porte depuis déjà longtemps le deuil du meilleur des frères quand le sous-lieutenant Bazin du 12^e Léger lui écrit de Saint-Denis le 17 août 1814 : « J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à Madame votre mère, pour avoir votre adresse. Elle m'a répondu de suite en m'informant qu'elle vous avait annoncé la fin glorieuse de Monsieur votre frère. Ce fut le 29 octobre 1813 à une affaire en avant de Dresde qu'un malheureux boulet jeté au hasard, vint nous enlever notre bon et très chéri commandant. Si j'avais assez d'éloquence pour vous exprimer les regrets du corps d'officiers qu'il commandait, je tâcherais de m'acquitter de ce devoir, mais ce serait une tâche très pénible, je n'essayerai pas de l'entreprendre... »

Comme le lieutenant Bazin, je n'ai pas assez d'éloquence pour vous faire l'éloge du chevalier de Borthon. C'est lui-même qui vous a retracé sa vie se livrant dans ses lettres émouvantes tel qu'il était, avant tout un beau soldat de la glorieuse épopée impériale.

SIMPLES NOTES
sur
L'ICONOGRAPHIE MARIALE
de
LA TRINITÉ DE VENDOME

— Vicaire Général DELORT —

Pénétrant dans l'église par le portail, notre curiosité se trouve attirée, sur la droite, par une pauvre porte vraiment indigne d'un tel monument, mais dont le côté donnant dans le cloître offre à nos regards une riche décoration Renaissance. L'avant franchie, nous trouvons tout de suite, récemment installée sur un socle de pierre, la statue que tant de fidèles aimaient à voir jadis dominant l'autel de la chapelle d'axe, au fond de l'abside. Elle en fut détrônée l'an dernier, avec ma complicité non dissimulée, je l'avoue, pour une raison esthétique que j'expliquerai en finissant. Cette statue du XVIII^e siècle est en terre cuite, recouverte d'un enduit blanc, et représente la Vierge les bras étendus et foulant aux pieds le serpent infernal. Elle est très humaine, tout accueillante par son geste des deux mains et par le sourire discret qu'esquissent ses lèvres. Et l'on conçoit parfaitement la fidélité de ses dévots qui lui apportaient fleurs et cierges dans le déambulatoire où on l'avait provisoirement déposée et continuent de la rejoindre dans son exil au fond du cloître où elle se trouve maintenant installée en conformité avec la tradition de l'ordre de Saint Benoît.

Ayant salué la maîtresse de céans, nous rentrons dans l'église pour y longer le bas-côté sud. Nous remarquons dans une des fenêtres, un petit panneau de vitrail représentant une Vierge allaitante du XVI^e siècle. Elle se trouve actuellement amputée de la moitié supérieure de sa personne, ce fragment du panneau ayant été déposé en vue d'une restauration.

La construction du cloître, qui joue pratiquement, de ce côté sud, le rôle d'une quatrième nef, a réduit la dimension des fenêtres de ce collatéral. Elles surmontent ainsi d'assez vastes surfaces de muraille qu'on a vêtues de toute une galerie de tableaux dont plusieurs sont estimés et seront restaurés aux frais des Beaux-Arts. Trois d'entre eux nous montrent la Vierge : une Vierge à la grappe, avec le geste charmant de l'Enfant-Jésus lui en offrant un grain de raisin ; une Vierge à la grappe encore, de l'école française du XVII^e siècle dans un cadre ovale ; une troisième Vierge, peinte sur bois, de la fin du XVI^e siècle, présentant le sein à son Enfant. Ce tableau curieux a été l'objet d'une retouche à tout le moins bizarre, consistant à refermer pudiquement le corsage de la Vierge, qui n'en poursuit pas moins le geste de la Mère allaitant son enfant.

Le croisillon sud du transept renferme un groupe en pierre représentant Sainte Anne apprenant à lire à la jeune Marie, et, fermant une des travées de la voûte angevine construite au XIII^e siècle, une ravissante clé avec une Vierge polychrome portant l'Enfant Jésus.

La chapelle d'axe, où nous reviendrons en fin de visite pour y admirer le vitrail principal, possède deux tableaux de la Vierge accrochés aux deux fenestrages aveugles : à droite, une toile de l'école italienne, début du XVII^e, représentant la Vierge assise avec son enfant étendu sur ses genoux ; ce tableau est malheureusement dans un éclairage défectueux et gagnerait beaucoup à être en meilleure exposition ; à gauche, une toile montrant la vision de Saint Dominique recevant le Rosaire des mains de la Sainte Vierge ; cette peinture est du début du XVIII^e et dans un beau cadre de l'époque.

Nous remarquons en outre dans cette même chapelle parmi sa série de petits panneaux du XVI^e siècle, un vitrail représentant l'Assomption de la Vierge tout de bleu foncé vêtue et une grande verrière du siècle dernier imi-

tation Renaissance italienne montrant la scène de l'Annonciation.

...

Passons maintenant, si vous le voulez bien, au bas côté septentrional. La fenêtre voisine du portail était jadis garnie d'un vitrail fort intéressant du XVI^e siècle représentant l'arbre de Jessé. Sans rivaliser avec celui de Chartres, il avait une réelle valeur, à en juger par ce qui en reste comme garniture dans les mouchettes du fenestrage. La Vierge, fleuron suprême de l'arbre généalogique du Christ, a subsisté heureusement au milieu d'un riche coloris, qui fait regretter la disparition de la belle verrière Renaissance.

La chapelle funéraire de l'abbé Jean de Buffa, dénommée actuellement chapelle de Notre-Dame de Bon Secours, possédait une minuscule statuette de bois doré, charmante Vierge du XVIII^e siècle, qui fut, hélas ! décellée de son socle il y a deux ans et a disparu sans qu'on puisse en retrouver la trace. L'autel placé dans l'arcade de l'enfeu est surmonté d'un vitrail du XVI^e siècle, assez retouché, représentant l'Immaculée Conception ainsi que plusieurs des attributs bibliques symbolisant la Vierge Marie.

Le bras septentrional du transept va nous arrêter un moment. Il est depuis le siècle dernier la chapelle de la Compassion et groupe tout ce qui peut évoquer les douleurs de la Vierge Marie.

Il est d'abord orné de deux grands tableaux : à droite une Piéta sans grande valeur qui se trouvait il y a 150 ans au-dessus de l'enfeu de Jean de Buffa ; en face, une belle descente de croix du XVII^e siècle provenant de l'ancien monastère du Calvaire, qui occupait, comme chacun sait, l'emplacement actuel de la Communauté du Saint-Cœur. Cette grande toile, récemment décrochée par ordre des Beaux-Arts, est en partance pour un atelier de restauration.

Le fond du transept abrite, au milieu d'arcatures que l'on dit avoir appartenu à l'ancienne église Saint Martin, un groupe de pierre, représentant la Vierge des douleurs tenant sur ses genoux le corps de son Fils descendu de la Croix. Ce groupe est un don de la reine Marie-

Amélie de Bourbon, femme de Louis-Philippe. On l'a, ces dernières années, débarrassé de plusieurs angelots de mauvais goût qui ne lui faisaient pas honneur.

Notre attention est surtout éveillée par deux admirables statues, placées de chaque côté de l'autel. Celle de gauche est un Saint Jean-Baptiste de marbre blanc, datant du XIV^e siècle, celle de droite est une magnifique et expressive « Vierge gémissante » en bois de l'école champenoise, qui fut sculptée au XVI^e siècle spécialement pour l'église de la Trinité, comme l'indique le semis de larmes et de fleurs de lis ornant l'orfroi de son manteau. Cette belle pièce a pu être jadis au pied de la croix sur le jubé de l'ancienne église.

Ces représentations douloureuses peuplant le croisillon nord nous indiquent que la Trinité fut jadis un centre de dévotion à la Vierge des douleurs ou Notre-Dame de Pitié. Notons que la chapelle domestique de l'Abbaye, actuellement propriété de Mme Vve Maurice Hamar, est dédiée à Notre-Dame de Pitié, et que les bénédictins de Vendôme avaient établi dans leur prieuré de Villedieu-le-Château la dévotion à Notre-Dame de Pitié. Cette dévotion est toujours florissante en cette paroisse des confins du diocèse où affluent les pèlerins chaque année en Septembre, aux pieds de la « dolente Madone » tenant sur ses genoux le Christ détaché de la Croix. Ce beau groupe en terre cuite, comme un certain nombre de statues de la Trinité de Vendôme, provient de la Chapelle du prieuré aux vestiges si intéressants : Il était dans les projets des moines mauristes du XVII^e siècle d'en enrichir leur sanctuaire Vendômois : Ils se heurtèrent à l'opposition des habitants de Villedieu qui se mirent en devoir de défendre par les armes la Pieta dont ils étaient fiers et de conserver ainsi chez eux ce chef-d'œuvre de sculpture et d'expression.

Puisque nous sommes dans ce bras du transept, signalons le projet de M. Jean Verrier, inspecteur général des Monuments historiques et connaisseur éminent du vitrail français, qui possède un plan minutieux et coté au millimètre près, de toutes les fenêtres de la Trinité. Ce projet consiste à remplacer, dans la fenêtre donnant à l'est, un pittoresque panneau du XVI^e siècle représentant la Madeleine à la Sainte-Baume, par un vitrail de grande valeur qui va revenir à son port d'attache après

une assez longue absence. Il s'agit de la Vierge glorieuse, qui fut exposée en 1952 à Rotterdam et en 1953 à Paris au Musée des Arts décoratifs. Dans le plan de M. Jean Verrier, la repose de ce panneau constitue un événement qu'apprécieront les amis de la Trinité. Ce sera le seul vitrail du XIII^e siècle que possèdera notre église : belle tête de Vierge couronnée et accompagnée d'anges thuriféraires, précieux fragment d'une verrière disparue, majestueuse figure comparable à la Vierge à l'Enfant qui occupe la fenêtre centrale du chœur de Chartres. « Les deux œuvres sont si voisines que l'on est en droit de les tenir pour contemporaines et de les attribuer à un même atelier » (Vitraux de France du XI^e au XVI^e siècle, p. 50). Ce panneau avait été placé au début du XIX^e siècle, dans la grande fenêtre de la façade occidentale, quand on entreprit de restaurer la verrière détruite en moins de trois minutes par la grêle du 28 Août 1807. On l'en avait retiré vers 1875 pour l'exposer au Musée du vitrail du Palais de l'Industrie jusqu'en 1898. Plutôt que d'en décrire le beau coloris, je préfère vous renvoyer à M. l'Archiprêtre qui en détient de belles reproductions transparentes : elles vous aideront à patienter en attendant d'en contempler l'original dans un avenir que nous souhaitons tout proche.

Avant de quitter ce bras nord du transept, levons les yeux vers le sommet des deux piliers de la croisée des nefs. Leurs chapiteaux qui « comptent parmi les plus magnifiques exemplaires de l'art du XI^e siècle » (G. Plat, l'église de la Trinité de Vendôme, p. 26), supportent deux statues qui se font vis-à-vis ; elles reproduisent la scène de l'Annonciation : au pilier nord-ouest, l'Archange Gabriel, ambassadeur céleste, tenant en mains un phylactère où se lisent les premiers mots de la salutation angélique, *Ave Maria*, et en face, la Vierge recevant le message qui provoque de sa part un geste instinctif d'étonnement et d'humilité. Comme nous devons être reconnaissants à l'abbé Jean de Buffa, qui gouverna l'Abbaye de 1318 à 1342, d'avoir décidé de conserver le transept de l'église de 1040 avec ces admirables statues qui datent du XIII^e siècle, époque à laquelle fut construite la voûte angevine aux clés si pittoresques !

La première chapelle du déambulatoire, côté nord, dédié à Saint Martin, présente aussi, parmi ses verrières

du XVI^e siècle une Vierge portant son enfant ; la chapelle suivante, dite du Sacré-Cœur, renferme un rétable Renaissance dont une niche, celle de gauche, loge une statue en bois représentant la Sainte Vierge à son prie-Dieu lors de l'Annonciation.

:::

Pénétrant maintenant dans le chœur par l'ouverture latérale du côté de l'évangile, nous remarquons le panneau de clôture des stalles surmonté d'une Piéta en bois de même facture que les curieuses et réalistes miséricordes sculptées au quatrième quart du XV^e siècle.

Puis, levant les yeux au-dessus du maître-autel, nous voyons, dans la galerie au fond du triforium d'axe une Vierge du XVI^e siècle, et, dans la première grande baie du côté nord, une Vierge mère tenant son enfant entre deux anges acolytes portant des cierges de cire jaune. Ce vitrail est du XIV^e siècle, comme tous les panneaux similaires de la belle collection ornant les grandes fenêtres du sanctuaire.

La démolition et la reconstruction, en 1954, de l'autel dédié à Saint Pierre a été l'occasion d'une trouvaille que notre distingué collègue et ami M. Jean Weelen a décrite ces jours derniers. Il s'agit d'une délicate peinture murale sur pierre dont les fragments, hélas ! incomplets sont actuellement exposés dans une vitrine au Musée : c'est une crucifixion qui montre la Vierge au pied de la Croix.

:::

Nous abordons enfin deux chapelles qui vont clore notre visite et offrent chacune un vif intérêt tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique.

Commençons par la chapelle de Saint Bienheure, communément appelée maintenant chapelle de tous les Saints.

On y prie devant une blanche statue de Vierge qui se détache élégamment sur le fond grenat d'une courtine bordée aux armes de Vendôme et de Porto. Cette Vierge Reine, couronnée et munie du sceptre en sa main droite, se penche avec un sourire à la fois noble et grave vers l'Enfant Jésus qu'elle porte sur son bras gauche et qui

caresse un oiseau. Elle est dûe au ciseau d'un artiste Vendômois, M. Fernand Hamar, et fut érigée dans cette chapelle par les soins de M. le chanoine Plat, M. le chanoine Gougeon étant curé, et bénite solennellement par Mgr Méliçon, évêque de Blois, le 2 Juin 1910.

« Après l'hiver de dix siècles d'oubli, elle revenait radieuse, par un printemps d'amour, dans sa ville natale ». C'est en ces termes émus que M. le chanoine Maurice Nouvellon, alors vicaire à la Trinité, raconte l'événement dans la Semaine Religieuse du 2 Juillet 1910.

Il faut savoir que Notre-Dame de Vendôme est depuis longtemps en grande vénération au Portugal. Sa statue qu'on voit dans une chapelle de la Cathédrale de Porto, avait accompagné une armée de croisés avant la lettre demandée au Comte Bouchard II pour repousser l'invasion musulmane par Dom Munio Viegas, possesseur d'un territoire important au Portugal. Cette armée partit vers 985, avec un prêtre de Vendôme dont nous ne connaissons que le nom portugais, Dom Onego ou Enego. C'est lui qui eut l'idée d'emporter la statue de Vendôme comme palladium de l'expédition. Une victoire éclatante remportée sur l'Islam en 987 et attribuée à la Vierge de Vendôme, la fit regarder comme la patronne et la protectrice de Porto, et son image placée sur la porte principale de la ville, nommée Porte de Vendôme, Arco de Vendoma, y demeura jusqu'à la démolition de cette porte en 1855, date à laquelle la statue fut transportée à la cathédrale (1).

Porto s'intitula de ce fait « cité de la Vierge » et le territoire arraché à la puissance musulmane prit le nom de « Terres de Sainte Marie de Vendôme ». Dom Onego fonda deux monastères, dont celui de Sainte Eulalie, à deux lieues de Porto, au pied d'une montagne désignée dès 1023 sous le nom de « Mont de Vendôme ». La statue actuellement vénérée à Porto n'est qu'une réplique, haute de 1 m. 95, sculptée au XIV^e siècle, de l'antique statue apportée des bords du Loir et sans doute sculptée, elle, dans le tuffeau de notre montagne.

On s'explique la joie triomphale de l'abbé Plat, savant archéologue doublé d'un fin lettré, qui dans un admira-

(1) Cf. *Bulletin de la Société* 1907 pp. 87 à 121.

ble poème que l'on voudrait pouvoir citer en entier, salue le retour en effigie de la Vierge Vendômoise :

Mais, ô colombe fidèle,
Qui, par l'espace infini,
Palpitante, à tire d'aile,
S'en retourne au premier nid,
De sa demeure lointaine,
Elle a repris son essor
Vers la tendre et molle plaine
Où le Loir glisse et s'endort.

Eveille-toi dans ton aire,
O vieux bourdon Vendômois ;
Qu'aux éclats de ton tonnerre
L'orgue saint mêle sa voix.
Montagne, Loir et vallée,
Château, rocher, haute tour,
Tant de siècles exilée,
Votre Vierge est de retour.

Une question se pose ici : pourquoi a-t-on placé la nouvelle statue dans la chapelle de tous les saints ? C'est pour répondre au vœu que formulait l'Abbé Plat, lorsqu'il écrivait en 1908 : « J'aimerais pour moi que, dans l'antique abbatiale où, depuis la destruction du château, se sont réfugiés tous les souvenirs et toutes les gloires de la cité, non loin *du vitrail de Vendôme*, une statue pareille à celle de Porto se dressât pour recevoir les prières et les vœux des fidèles » (Semaine Religieuse de 1908, p. 646).

Quel est donc ce « vitrail de Vendôme » auquel fait allusion ce grand ami de la Trinité, qui, jusqu'à l'épuisement de ses forces vint tous les jours prier devant sa Vierge ?

C'est précisément la fameuse verrière de la « Vierge de Vendôme » qui, jusqu'à la dernière guerre, se trouvait dans la fenêtre centrale de cette chapelle. Elle fut déposée prudemment en 1940, restaurée ensuite et remontée par les Beaux-Arts dans la fenêtre centrale de la chapelle de la Sainte Vierge, à la place d'honneur qui semble bien lui convenir.

Ce vitrail figura, avec l'autre Vierge du XIII^e siècle, à l'exposition de Rotterdam et devant lui, j'ai pu voir s'arrêter étonnés tous les visiteurs de l'exposition du vitrail français organisée de mai à octobre 1953 au Musée des Arts Décoratifs de Paris. Il est incontestablement le trésor de notre abbatale ; c'est un des plus anciens vitraux que l'on connaisse, puisqu'il date du XII^e siècle : il resplendit jadis de tout l'éclat de sa jeunesse dans la vénérable église romane qui précéda l'église reconstruite au XIV^e siècle. Écoutons la description qu'en fait l'abbé Plat dans un article de 1908 : « Marie, y est présentée assise, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus également assis. Une gloire en forme d'amande entoure le groupe divin. Dans les écoinçons d'en bas deux anges soutiennent la gloire ; dans ceux du haut deux autres anges balancent des encensoirs. La perfection des détails, la majesté de l'ensemble font de cette verrière une œuvre unique au monde. On croit qu'elle fut peinte vers le milieu du XII^e siècle, et plusieurs la considèrent comme le type primitif de Notre-Dame de la Belle-Verrière, l'image vénérée de la Cathédrale de Chartres. Nul doute qu'elle n'ait jadis occupé dans la basilique primitive une place d'honneur et n'ait été l'objet d'une dévotion spéciale. Malheureusement la Vierge de Vendôme se trouve maintenant dans une chapelle très claire entre deux vitraux beaucoup plus transparents qui l'éteignent complètement, en sorte qu'on n'en peut distinguer les détails, et que, jusqu'à ces derniers temps la foule passait sans presque le voir » (Semaine Religieuse, p. 642).

L'abbé Plat doit de là-haut approuver M. Michel Ranzard, architecte des Monuments Historiques qui résolut de la transférer à la chapelle d'axe et le maître-verrier, M. Grüber, qui prépare une ambiance destinée à la mettre en pleine valeur.

On comprend alors pourquoi les Beaux-Arts qui s'y connaissent ont décidé de renouveler l'atmosphère de la chapelle où trône cette Vierge : descente de la grande statue qui surmontait l'autel, suppression de la vitrerie du siècle dernier au moins dans les trois fenêtres du fond, remplacement de ces vitraux par des grisailles modernes non figuratives et de tonalité sombre qui permettront de distinguer tous les détails de cette merveille

et d'en apprécier l'étonnant coloris, bien différent, en vérité, de l'autre vitrail, du XIII^e siècle.

En contemplant cette verrière ainsi reposée, on pense instinctivement aux descriptions célèbres données par Huysmans des splendeurs de Chartres et l'on est saisi d'admiration devant cet « art où Dieu intervient le plus, disait-il, l'art que l'être humain ne peut jamais parachever, car, seul, le ciel peut animer par un coup de soleil la couleur et insuffler la vie aux lignes ». (cité par le P. Brou, *Etudes* du 5 Mai 1928, p. 267).

Comme pour le vitrail du XIII^e siècle, je ne puis que vous conseiller de voir M. l'Archiprêtre qui possède de cette Vierge du XII^e de magnifiques reproductions transparentes, admirables souvenirs de Vendôme et bien capables, en vérité, de propager très loin le renom de notre belle cité, joyau de la Vallée du Loir.

...

Me sera-t-il permis, en terminant, d'exprimer une fois de plus le vœu que forment tous les amis de la Trinité, à savoir que bien vite la splendide collection de nos vitraux regagne en totalité les fenestragés auxquels elle est destinée et rende à l'abbatiale son indispensable parure.

Et enfin, une suggestion, timide, à la vérité, et toute personnelle, qui rejoint la préoccupation de l'abbé Plat. Il souhaitait que « non loin du Vitrail de Vendôme, la statue de Porto se dressât pour recevoir les prières et les vœux des fidèles ». Maintenant que le vitrail a conquis une situation plus digne, pourquoi la charmante et discrète statue ne le rejoindrait-elle pas dans la chapelle qui est spécialement dédiée à la Vierge ? On prendra cette idée pour ce qu'elle vaut... L'autorité paroissiale et les Beaux-Arts ont toute compétence pour en décider.

Je conclus en demandant à mes indulgents lecteurs qu'ils veuillent bien excuser la sécheresse et le décousu de cette énumération. Il faudrait être un grand artiste et un habile écrivain pour donner de l'intérêt à une littérature de catalogue. J'ai en tout cas tenté de répertorier tout ce que notre abbatiale vendômoise contient d'éléments qui se réfèrent au culte de la Vierge.

Serions-nous, en bonne critique historique, autorisés à risquer une hypothèse ?

L'abbaye de Geoffroy de Vendôme revendiquait jalousement son exemption vis-à-vis de l'évêque diocésain et mettait en avant l'extraordinaire privilège en vertu duquel elle était abbaye cardinale relevant directement du Saint-Siège. Cependant Vendôme était à cette époque sur le territoire du diocèse de Chartres, et l'église de la Trinité avait été consacrée en 1040 par Thierry, évêque de Chartres. Bon gré mal gré on était dans la mouvance de Chartres et l'on vivait certainement dans toute cette région de la Vallée du Loir des antiques traditions chartraines. Ignore-t-on la parenté de notre clocher avec le clocher vieux de Chartres, l'œuvre de Jehan de Beauce achevant la Trinité avant de travailler à la construction de la flèche flamboyante de la tour nord de Chartres et la communauté d'atelier pour les vitraux des deux églises ? Remarquons d'ailleurs que si les églises actuelles ont été édifiées à un siècle de distance, les églises romanes primitives étaient contemporaines. Autant de raisons qui pourraient nous amener à affirmer, en toute modestie, que si l'abbaye vendômoise n'a pas la sotte prétention de se proclamer la sœur de la cathédrale chartraine, elle a sans doute le droit de s'en dire la cousine germaine. Or, nous savons la place considérable qu'occupe la Vierge, sous le double aspect de l'art et de la piété, dans ce centre traditionnel de dévotion mariale qu'a toujours été la cathédrale de Chartres. Du modeste inventaire que nous venons d'établir, il ressort clairement que, toutes proportions gardées, et « *salva reverentia* », à Vendôme comme à Chartres, la Vierge est « la maîtresse de maison » et qu'elle y est « partout à sa place ». (P. Brou, *Les yeux bleus de la Cathédrale*, Etudes du 5 Mai 1928, p. 266).

LES ÉTUDES SUR RONSARD AUX ÉTATS-UNIS

Par Isidore SILVER,
Professeur à l'Université de CONNECTICUT

L'honneur d'avoir donné l'impulsion à l'étude sérieuse de Ronsard aux Etats-Unis revient au Professeur Lucien Foulet de l'Université de Bryn Mawr en Pennsylvanie qui, vers le début de ce siècle, avait suggéré à l'une de ses étudiantes, Miss Hélène M. Evers, de publier une édition de la *Vie de Ronsard* de Claude Binet, premier biographe du poète. Cette édition a paru en 1905 et a précédé de plusieurs années celle du Professeur Paul Laumonier, qui date de 1910. En parlant de cette édition et de son auteur, M. Laumonier, avec cet esprit de justice qui le caractérisait, n'a pas manqué de louer les qualités de l'une et de l'autre : « Douée d'un jugement pénétrant, guidée par un excellent maître, M. Lucien Foulet, elle a réussi à faire une œuvre intéressante et utile » (*Vie de Ronsard*, Introd., p. x).

Presque vingt années devaient s'écouler avant que l'on reprenne l'étude de Ronsard dans nos milieux universitaires. En 1923, W. H. Storer, dans un ouvrage assez poussé intitulé *Virgil and Ronsard*, a étudié les rapports littéraires entre ces grands écrivains en soulignant l'influence virgilienne sur la poésie pastorale de Ronsard et sur la *Franciade*.

Le rythme des études ronsardiennes s'accélère. En 1927 c'est une monographie de S. L. Levengood sur l'emploi des couleurs dans la poésie de la Pléiade ; la même année A. H. Krappe analyse les sources classiques de l'*Hymne de la Mort* dans un ouvrage sur Balor au mauvais œil, après avoir montré en 1922, dans un article de la *Modern Language Review*, que la *Consola-*

tio ad Apollonium de Plutarque avait en partie inspiré cet hymne de Ronsard ; en 1930 Miss Alice Cameron examine l'influence de l'Arioste sur la poésie épique et lyrique de Ronsard et de son groupe ; en 1931 S. F. Will fait paraître dans les *PMLA* (Publications of the Modern Language Association) une discussion pleine d'intérêt sur la dédicace de l'*Hymne de la Mort*, et en 1936 le même érudit publie dans les *Modern Language Notes* quelques pages sur l'*Epitafe de François Rabelais* par Ronsard. Il ne serait peut-être pas inopportun d'ajouter que M. Will est l'auteur d'une bibliographie de grande valeur publiée en 1940 sur les études de la Renaissance française en Amérique, y compris le Canada.

La biographie littéraire de Ronsard par Morris Bishop (*Ronsard, Prince of Poets*, 1940), œuvre de haute vulgarisation, présentait le Vendômois pour la première fois au grand public américain. L'année suivante, à l'Université de Californie, C. C. Humiston a comparé la technique de la versification chez Ronsard et Malherbe, tandis que R. J. Clements, presque en même temps, publiait son ouvrage (Harvard University, 1942) sur la théorie critique et la pratique de la poésie chez les membres de la Pléiade. Dans un article de grande valeur sur Ronsard et l'Anthologie Grecque paru dans les *Studies in Philology*, (1943), James Hutton a étudié à fond la question des obligations ronsardiennes envers le célèbre florilège. La substance de cette étude reparaît dans le livre magistral de M. Hutton intitulé *The Greek Anthology in France* publié par l'Université Cornell en 1946.

Les travaux ronsardiens d'Isidore Silver s'étendent sur une période de bientôt vingt ans. Débutant en 1937 avec une monographie sur les *Odes pindariques de Ronsard* il a continué, dans une série d'études spéciales, à creuser la question des rapports de notre poète et de son camarade Joachim du Bellay avec la littérature de la Grèce ancienne : sur la collaboration pindarique entre Ronsard et du Bellay dans la *Romanic Review* de 1941 ; sur les éléments antiques de la philosophie du jeune Ronsard dans les *Studies in Philology* de 1948 ; sur l'éducation hellénique de Ronsard dans les *Mélanges Chamard* parus en 1951 ; sur l'emploi de la langue grecque chez Ronsard dans les mêmes *Studies in Philology* de 1955. Depuis quelque temps M. Silver travaille à

un ouvrage d'ensemble sur *Ronsard et la Grèce* dont la première partie, sur Ronsard et Homère, est terminée. La revue italienne *Convivium* vient d'en publier un échantillon sous le titre, *La Prima Fortuna di Omero nel Rinascimento Francese*. En même temps M. Silver essaie de mener à bien une biographie intellectuelle de Ronsard et, en collaboration avec le Professeur Raymond Lebègue, continue l'édition critique de Ronsard commencée en 1914 par le très regretté Paul Laumonier, Prince des Ronsardisants.

QUELQUES DÉCOUVERTES A ARTINS

Maurice SERGENT

Qu'il nous soit permis de faire appel à l'indulgence de nos savants collègues pour cette modeste communication, qui est pour nous un petit événement, puisqu'elle est la première.

Nous voudrions tout d'abord rendre hommage à deux maîtres qui ont toute notre gratitude : Notre regretté collègue P. Clément, dont les innombrables travaux sur Artins, publiés comme inédits, nous ont donné tant de lumière sur ce charmant village du Vendômois, et notre ami M. Paul Cordonnier-Détries, Président de la Société Historique et Archéologique du Maine, et Directeur de la 6^e Circonscription Archéologique, qui voulut bien examiner nos trouvailles et les éclaira de toute sa compétence.

Nous n'apprendrons rien aux Vendômois en leur rappelant qu'Artins, cité par tant d'auteurs depuis le Chevalier de Passac, fut un séjour d'élection pour l'homme depuis les temps les plus anciens, ainsi qu'en témoignent ses gisements de silex taillés.

C'est au Vieux Bourg, et dans ses environs immédiats, que la période gallo-romaine apparaît, sous forme de tessons de poterie, scories et autres reliquats, qui jonchent le sol.

Une petite copie du Cadastre (Planche I, fig. 1) nous permettra de situer les quelques trouvailles que nous nous proposons de signaler.

PLANCHE I

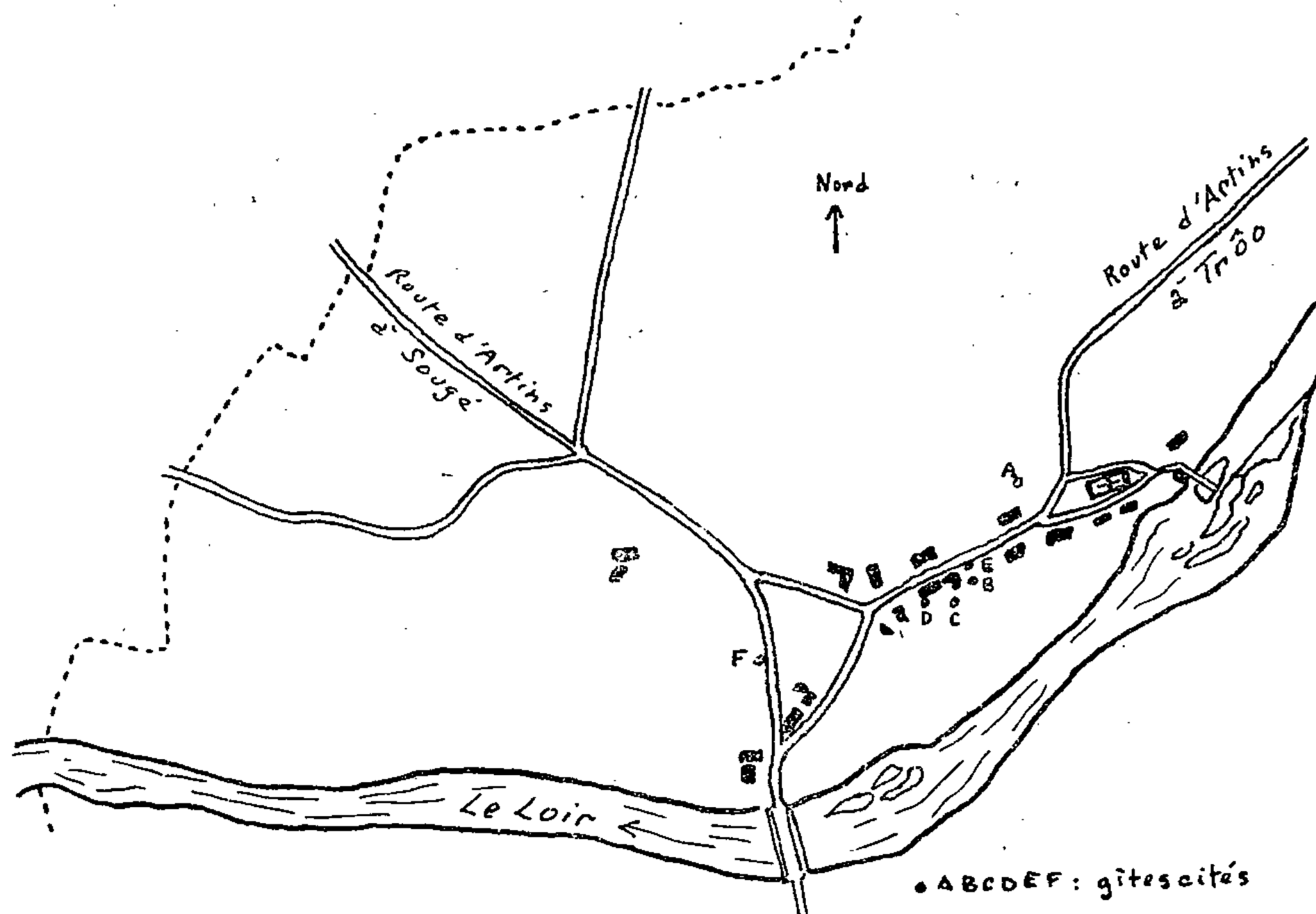


fig. 1
Artins : le Vieux Bourg.

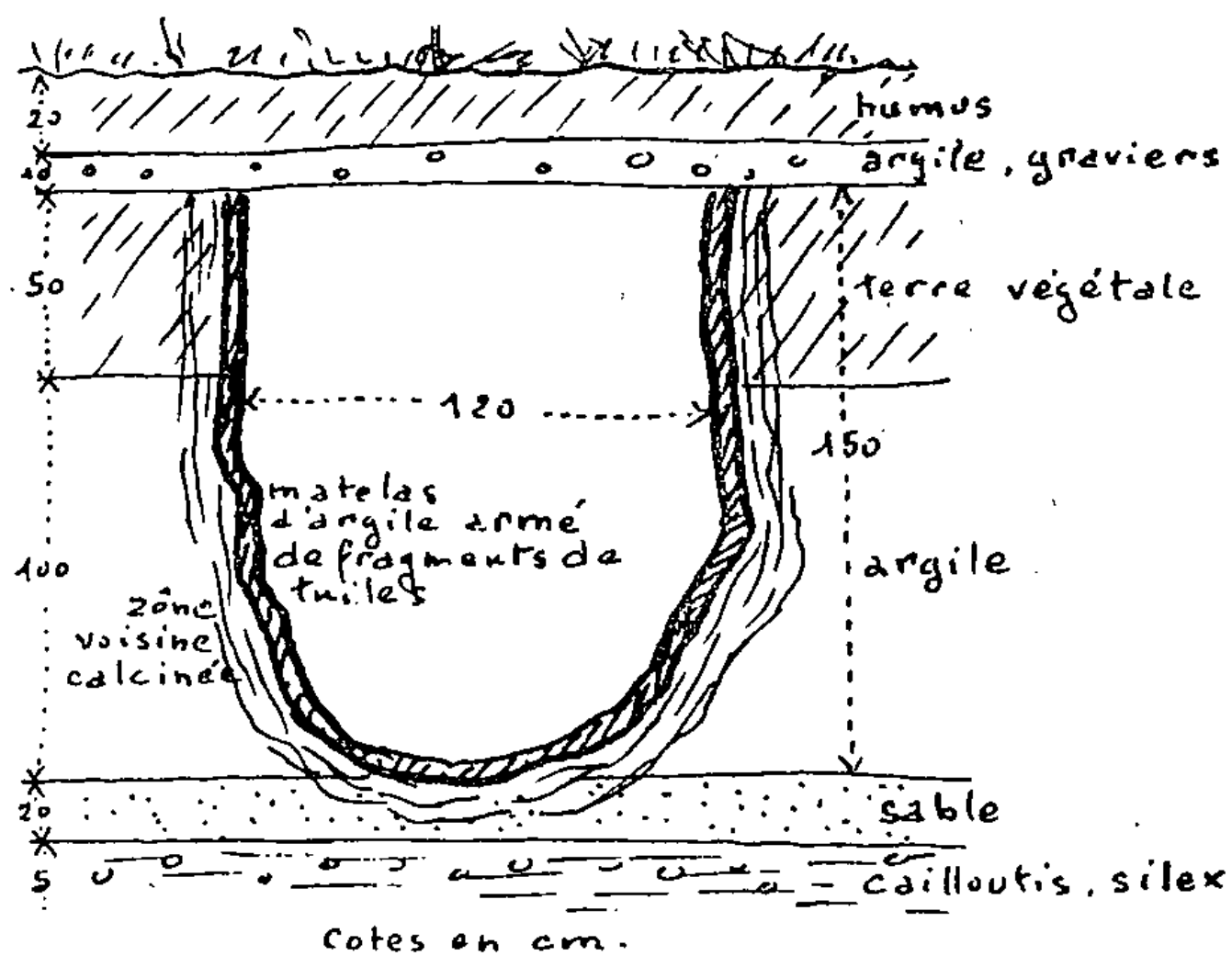


fig. 2
Four de potier.

En Avril 1954, dans la parcelle 344 de la Section A du Cadastre, des maçons rectifiant au point E du plan le talus bordant la route, et creusant d'une trentaine de centimètres en-dessous du niveau de cette route pour y établir les fondations d'une clôture, avaient mis à jour une quantité importante de fragments très divers de poterie gallo-romaine.

En Août 1956, muni de l'aimable autorisation du propriétaire, M. Letort, nous pratiquâmes deux sondages aux points C et B, avec l'aide enthousiaste de deux jeunes étudiants M. Louis Renard, fils de notre collègue et ami Louis Renard, de Montoire, et M. Daniel Gaignoux, de Vendôme.

Sondages.

Au point C, parc. 344 Sect. A, à 13 M. au Sud de la grange 343, nous creusons une tranchée de 3 M. de long dans le sens S.-O. N.-E., et de 2 M. de large, sur 1 M. de profondeur.

La terre végétale, plus ou moins semée de cailloux de silex, se révèle contenant de nombreux morceaux de charbon de bois et plusieurs centaines de tessons de poterie gallo-romaine.

Poterie grossière, poterie fine, fragments nus, fragments décorés à l'engobe ou à la molette, plusieurs cols et culots de vases, un col d'amphore à engobe blanc, quelques fragments de poterie rouge dite sigillée, une grande majorité de tessons vernissés noirs, et de nombreux morceaux de tuiles à rebords.

La partie N.-E. de la tranchée nous fournit quelques os et fragments d'os humains et quelques clous, mais tout le gisement, très proche d'un bâtiment récent (non mentionné sur le Cadastre de 1824), semble remanié, bouleversé, et nous l'abandonnons.

Parmi les fragments recueillis par M. Louis Renard, citons une pièce importante : un fond de vase de forme 29, malheureusement incomplet, sur lequel nous avons pu lire

...NDERI O

Il ne manque qu'une lettre à cette marque de potier, ainsi qu'en témoigne la partie inférieure du cartouche, et il nous a semblé reconnaître le poinçon :

VANDERIO

cité par Hermet dans son ouvrage « La Graufesenque ». Il s'agit de l'estampille du potier VANDERIUS, qui œuvrait à la Graufesenque au 1^{er} Siècle de notre ère.

Dans la même parcelle 344, nous pratiquons une saignée de 2 M. de long orientée S.-O. N.-E., sur 1 M. de large, au point B du plan, situé à 9 M. au N.-E. de la grange 343 et à 7 M. du point E déjà cité.

Nous abandonnons cette fouille à 60 cm. de profondeur, c'est-à-dire après avoir atteint et même dépassé le niveau du gisement trouvé au point E tout voisin par les maçons.

Nous devons faire une dernière observation concernant la propriété de M. Letort. Ce dernier ayant creusé un puits dans sa cour au point D, parcelle 343, à 3 M. 60 de la parcelle 342 et à 1 M. 60 de la maison 343, nous invite à y jeter un regard. Dans cette cavité de 1 M. sur 1 M. et de 1 M. 40 de profondeur, nous observons une couche de terre végétale de 65 cm. d'épaisseur, surmontant le sol naturel argilo-siliceux. Entre ces deux couches s'étend une véritable nappe de 5 à 7 cm. d'épaisseur, composée de cendre et de charbon de bois, et parsemée de fragments de poterie nue, brune et rouge-brique.

Sans vouloir à tout prix conclure, nous pouvons supposer cependant que les points C et D, distants entre eux de 17 M., nous ont révélé les restes d'un désastre, d'un incendie remontant peut-être aux grandes invasions.

Four de potier de l'époque gallo-romaine.

Notre voisin, M. Lemaire, ayant pratiqué sur l'arrière de sa maison une vaste cavité destinée à la confection d'une cave, mit à jour sur la partie N. de sa tranchée une importante quantité de fragments de poterie auxquels il ne prêta pas attention.

Egalement très compréhensif, il nous autorisa aimablement à fouiller cette paroi Nord.

Une coupe faite avec précaution nous révèle un ancien four (Planche 1, fig. 2), vaste cuve circulaire de 1 M. 20 de diamètre et de 1 M. 50 de profondeur, dont le

fond arrondi repose sur le sable à 1 M. 80 au-dessous du niveau du sol. Cette cuve est matelassée d'une couche d'argile de 5 cm. environ, renforcée de nombreux fragments de tuiles à rebords. On y constate les effets d'une action prolongée du feu, car l'argile est rouge foncé, les tuiles noires, et le terrain naturel est calciné sur une épaisseur de plus de 10 cm. alentour.

Ce four est situé au point A sur la carte, à l'O.-N.O. du centre du portail de la vieille église Saint-Pierre, et à 30 M. 50 du mur bordant l'ancien cimetière le long du chemin de Trôo.

Il est rempli de terre végétale, qui contient dès les premiers centimètres, dans les racines de l'herbe, de nombreux fragments de poterie, puis une densité beaucoup plus faible de tessons jusqu'à 0 M. 80, et enfin des fragments innombrables, presque entassés les uns sur les autres, entre 0 M. 80 et 1 M. 80 au-dessous du niveau du sol.

La fouille nous fournit plusieurs milliers de tessons : Poterie nue brune, ocre, rouge ou grise ; poterie à engobe blanc, à engobe noir vernissé ou non ; poterie décorée à la molette, à l'ébauchoir, à la pointe sèche. Nous avons la chance de découvrir, et de sortir intact, à 1 M. de profondeur et au beau milieu du four, un vase entier (Planche II, fig. 1) en terre ocre à engobe noir mal réparti et mal conservé. Ce vase de basse époque a été jeté là au rebut, car il est assez malvenu de forme et percé au fond. (Hauteur : 108 mm. Diamètre de la panse : 112 mm.).

MM. Louis Renard et Daniel Gaignoux étant revenus nous aider, nous vidons complètement la cavité sans découvrir d'autre pièce entière. Notons parmi nos dernières trouvailles un minuscule morceau de verre bleuté, quatre ou cinq fragments de poterie vernissée rouge dite samienne, et plusieurs tessons de poterie gaULOISE rudimentaire, dont un fond de vase à trépied épais en terre grise presque noire, à pieds rapportés en terre rouge. Et n'oublions pas de signaler, par 40 cm. de profondeur, la présence d'un éclat de bombe, provenant sans doute du bombardement du camp d'aviation anglais établi dans la plaine toute proche, en 1940.

Sépulture de l'époque gallo-romaine.

Toujours en Août 1956, les travaux de réfection de la route d'Artins à Sougé devaient nous amener à faire de nouvelles découvertes.

Une niveleuse, lourde machine qui peut faire frémir un archéologue, entreprit de rectifier le premier virage de cette route au N. du pont, en lui donnant plus de pente et plus de largeur. Attaquant la corde, la partie O. de ce virage, la niveleuse mit à jour et broya divers ossements humains, à 50 M. environ de l'angle S.-S.-O. de la maison de M. Rochereau. On releva une mâchoire inférieure « énorme », dirent les cantonniers, et encore munie d'une « canine », ainsi qu'un petit « pot » blanc intact, « gros comme un coquetier ». Ces deux objets disparurent avant notre venue, ainsi qu'une meule de 50 cm. de diamètre environ, munie de quatre trous la traversant, qui fut consciencieusement cassée en morceaux par un cantonnier.

Nous arrivâmes heureusement à temps pour examiner le point F, où la machine mettait à jour des fragments de poterie, point situé parcelle 296 Sect. A, à 62 M. 50 de la maison habitée par M. Rochereau, mesure prise à partir de la borne marquant l'angle S.-O. de cette maison (parc. 298). Le point F se trouve exactement au N.N.O.-N. de cette borne et marque le centre du gîte, qui se présente comme un ovale de 4 M. de diamètre dans le sens N.-S. et de 2 M. 50 dans le sens E.-O.

Il ne s'agit hélas que de récupérations faites à la hâte, mais nous devons remercier M. Emme, l'employé de la Maison G. Brun qui conduisait le « monstre », et qui facilita de son mieux nos recherches.

Pas une pièce entière, car la lourde machine avait tout écrasé en passant dessus auparavant, mais une quantité de fragments, tous situés à 40 cm. de profondeur environ, avec forte densité au centre de l'ovale, autour d'une grosse pierre qui ne contribua pas peu à leur mise en pièces. Sans procéder à une énumération complète par trop fastidieuse, nous pouvons citer :

Fragments et une quinzaine de cols, de culots et d'anses de vases en poterie nue brune et ocre.

Fragments vernissés noirs assez rares.

Fragments nombreux de poterie rouge vernissée rouge dite sigillée, décorés ou non.

Abondants morceaux de scories très denses de couleur bleu-noir.

Fragments de verre.

Os de chèvre (?) et de porc. Courte corne de bovidé.

Une quarantaine de grosses coquilles d'huitres, presque toutes entassées au même endroit.

L'étude des fragments nous fournit cinq marques de potiers sur les poteries vernissées rouges :

— Un grand vase de forme 30 porte en relief sur sa panse, à l'intérieur du décor (Planche II, n° 3) la marque

GERMANI.F

— Une petite coupe basse presque entière et sans décor (Planche II, n° 6) porte au fond, à l'intérieur, l'estampille

SEVERI

— Un fond de vase décoré de forme 29 porte le poinçon

SVIRIV

— Un fond de petit bol très élégant porte très lisiblement

EGINVS.F

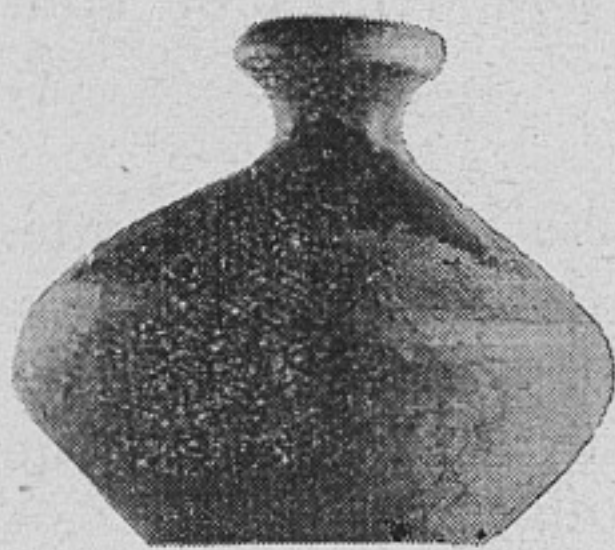
Ces quatre vases furent fabriqués par les potiers rutènes Germanus, Severus, Suerius et Eginus dans les ateliers de La Graufesenque (Aveyron) au 1er siècle de notre ère.

— Enfin un fond de petit bol à vernis orangé très usé porte un poinçon assez fruste sur lequel nous finissons par déchiffrer

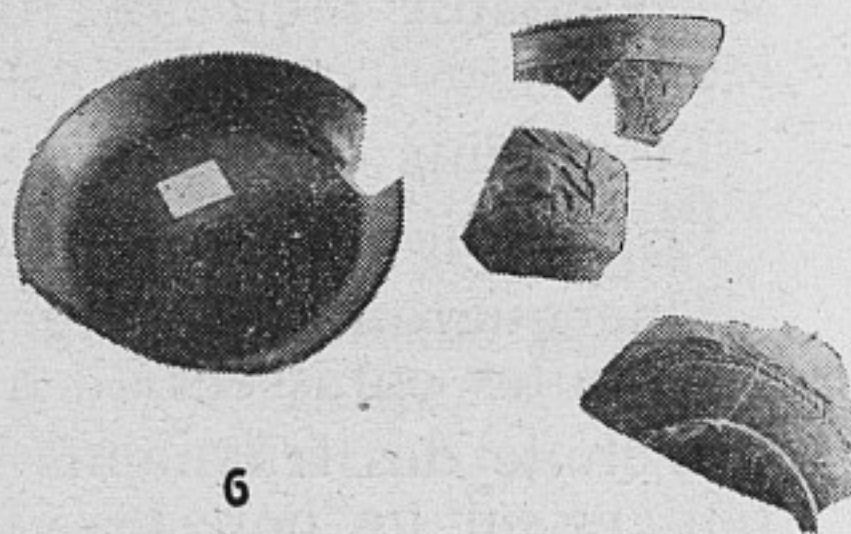
ATEPOMAR

C'est là la marque du potier arverne Atepomarus, et ce vase fut fabriqué un siècle plus tard que les précédents, à Lezoux (Puy-de-Dôme).

PLANCHE II



1



6



5



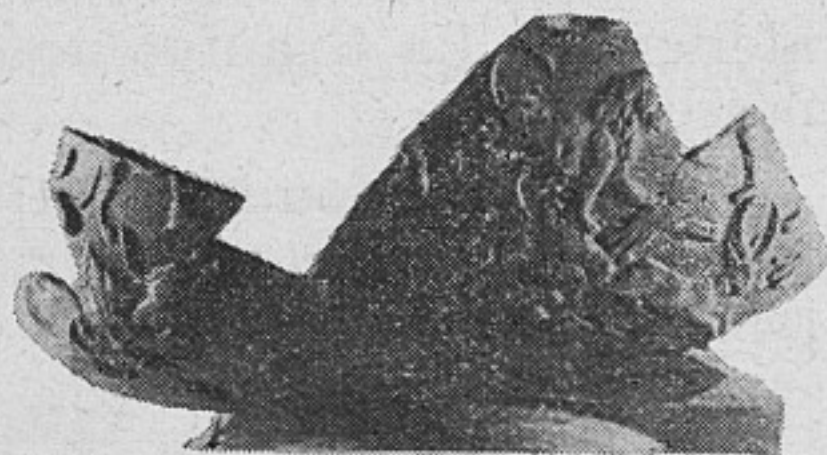
4



3



2



12

Principales pièces.

Ces marques de potiers sont un apport nouveau, puisque P. Clément, dans sa communication au Bulletin de notre Société en 1919, ne cite aucun de ces poinçons.

L'assemblage des fragments nous a permis de reconstituer plusieurs pièces presque en entier :

— Quelques plats en terre rouge vernissée rouge à marli décoré à la barbotine de feuilles cordiformes, décor courant de la basse époque (A noter un fragment de ce type à déversoir).

— Une tasse à panse concave en terre ocre vernissée de noir (Planche II, n° 5), dont le pied manque (Hauteur : 62 mm. Diamètre : 115 mm.).

— Une coupe en terre grise vernissée de noir (Planche II, n° 4), à rebord décoré avant l'engobe de touches de molette en quinconces. (Hauteur : 59 mm. Diamètre : 143 mm.).

— Un vase de forme 30 en terre vermillon pâle à vernis brun rouge très brillant, signé GERMANI.F (Planche II, n° 3), et déjà cité. (Hauteur : 137 mm. Diamètre : 154 mm.).

Sa panse est décorée de motifs fins et élégants. Le dessin est limité en haut par un filet perlé et des oves, en bas par un filet à perles peu marquées. Il est parcouru par un rinceau sinistrogyre à feuilles lancéolées, qui compartimente deux décors alternants :

d'une part un Satyre nu perché sur un rocher émergeant des vagues, tourné vers sa droite, portant dans sa main droite un flambeau incliné, et sur son épaule gauche le thyrsos, ainsi qu'il soutient une draperie qui le précède et traîne également derrière lui. Ce personnage est muni d'une aile qui l'a fait prendre pour un Amour par Hermet, mais Déchelette le classe Satyre à cause du thyrsos.

d'autre part un grand dauphin, animal classique de Germanus, accompagné d'un canard amérissant et de trois petits cygnes volants.

Le potier Germanus, auquel nous devons cette intéressante pièce, exerçait vers les années 70 à 85 de notre ère.

— Une superbe coupe en verre bleuté, reconstituée presque entièrement (Planche II, n° 2). Cette coupe est décorée de 23 godrons partant de 14 mm. de son bord supérieur pour se diriger légèrement en biais vers le fond en s'amincissant. (Hauteur : 97 mm. Diamètre : 196 mm.).

Et pour terminer, notons :

— Un fond de vase non signé, probablement de forme 70, en terre ocre-rose épaisse à vernis rouge-orangé très usé, auquel nous recollons quelques fragments de panse à motifs de chasse : lions, cerfs, ours courant ou se cabrant, entourés de chiens bondissants. (Planche II, n° 12).

— Un fragment de coupe de forme 70 avec sangliers courant vers la gauche.

— Un fragment de vase de forme 30 au cerf couché sur l'herbe, au pied d'un arboréide flexueux à feuilles en tortillons. Ce vase semble, par ses éléments décoratifs, sortir également de l'officine du potier rutène Germanus. (Planche II, fragments).

Le cadre de cette communication ne nous permet pas de parler de tous les fragments recueillis, dont le moindre présente un intérêt, et dont nous présentons une sélection au musée de notre Société pour accompagner les pièces principales citées plus haut.

M. Paul Cordonnier-Détries se déplaça le 19 Août 1956 pour visiter ces lieux de trouvailles, et spécialement les restes du four de potier. L'absence de maçonnerie et la situation « enterrée » de ce « cuveau » le porta à penser qu'il s'agissait là d'un four rudimentaire de petit artisan indigène, exerçant son art à proximité même de l'argile, à la période gallo-romaine.

Il voulut bien nous autoriser à pratiquer de nouveaux sondages à Artins.

Connaissant par expérience toute l'importance que peuvent avoir pour les futurs chercheurs des comptes-rendus de travaux, même modestes, et même infructueux, nous ne manquerons pas de tenir notre Société au courant.

OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

Cloître de l'Abbaye, à Vendôme

- **Bulletins de la Société**, depuis 1862, prix selon l'année.
- **Tables méthodiques du Bulletin** (1862-1911 et 1912-1926), ensemble 400 »
- **Galerie des Hommes illustres du Vendômois, Pierre de Ronsard**, Vendôme, 1863 Epuisé
- **Quelques particularités sur la Vie de Ronsard**, par Rémy Fouquet, Saumur 1937 200 »
- **Etude Biographique sur M. Hte de la Porte**, par M. Richard de la Hautière, Vendôme, 1868 100 »
- **Cahier du Tiers Etat Vendômois aux Etats Généraux de 1614**, Vendôme, 1872 50 »
- **Histoire de la Mobile de Vendôme**, par M. de Maricourt, 2^e édition, Vendôme, 1876 100 »
- **Cartulaire de l'Abbaye Cardinale de la Trinité de Vendôme**, publié par l'abbé Métais, cinq forts volumes in-8° 5.000 »
- **Mémoires de Bellanger de Lespinay**, Vendômois, sur son voyage aux Indes Orientales (au cours duquel il donna Pondichéry à la France), publiés par H. Froidevaux, Vendôme, 1875 300 »
- **Histoire Municipale de Vendôme avant 1789**, par H. de Trémault, Vendôme, 1904 (très rare) 800 »
- **Catalogue raisonné des Basidiomycètes** qui croissent autour de Mondoubleau, par L. Legué, Vendôme, 1908 300 »
- **Ronsard. Les Fêtes du IV^e Centenaire à Vendôme**. Vendôme, 1924 100 »
- **Mémoire de Marie du Bois**, sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publié par L. de Grandmaison, Vendôme, 1936 300 »

(S'adresser sur place au Gardien du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)